

Fiançailles impromptues

Barbara Cartland

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Fiançailles imprévisibles



Résumé

« Je vous en prie, mademoiselle, dites que vous êtes ma fiancée. C'est une question de vie ou de mort ! » Interloquée, Lanthia dévisage l'homme qui lui adresse une si étrange requête. Il est très séduisant, et justement, c'est à un mari jaloux qu'il tente désespérément d'échapper. Doit-elle se prêter à cette comédie ? Après tout, ce n'est que pour une soirée.... Mais le mari bafoué a du sang espagnol dans les veines et n'entend pas en rester là. Sournais, il va trouver le Prince de Galles pour lui annoncer les fiançailles du marquis de Rakecliffe avec Mlle Lanthia Grenville. Voilà la nouvelle rendue publique... et les deux imposteurs pris à leur propre piège ! Parviendront-ils à se libérer des liens qu'ils ont noués autour de leurs propres cœurs ?

Note de l'auteur

L'Angleterre fut le premier pays à subir les conséquences de l'industrialisation. De nombreuses villes se développèrent considérablement, et Londres en est sûrement l'exemple le plus frappant. La ville atteignit rapidement le million d'habitants, et devint ainsi la capitale la plus importante de toute l'histoire du monde occidental.

Les industries naissantes drainaient, bien entendu, une bonne partie de cette nouvelle population, mais une part non négligeable était due à l'incroyable essor du tourisme.

Les compagnies maritimes ouvrirent des lignes transatlantiques bon marché. Le bout du monde était désormais presque à la portée de toutes les bourses, et il ne fallait pas plus de deux semaines pour relier New York à Londres.

Mais tout cela avait été si rapide que la capitale britannique n'avait pas eu le temps de s'adapter et, en 1862, il y eut une terrible pénurie de chambres d'hôtel. Thomas Cook, le fondateur de la première agence de voyages, ne parvenait pas à loger tous ses clients et il dut installer les plus riches d'entre eux dans des maisons privées.

Il fallut quinze mois pour construire ce qui allait devenir le plus grand palace de Londres, le Langham Hôtel, qui ouvrit ses portes le samedi 10 juin 1865.

Ses propriétaires se targuaient d'avoir édifié le plus vaste bâtiment de tout le Royaume-Uni, faisant ainsi passer ses concurrents, le Claridges et le Grosvenor, au second plan. La presse salua avec enthousiasme la naissance d'un nouvel hôtel qui ne comptait pas moins de cinq cents chambres.

Le prince de Galles, âgé alors de vingt-trois ans, accompagné du duc de Sutherland et de nombreuses autres personnalités de la cour d'Angleterre, inaugura le Langham Hôtel. Il fut réellement impressionné par l'édifice.

— Votre établissement est exceptionnel! déclara-t-il au comte de Shrewsbury, l'un des propriétaires. Il est à mon avis, et de loin, supérieur au St. Nicholas de New York, ou encore à l'United State Hôtel de Saratoga. Il me semble que rien ne manque, et quel que soit le visiteur, qu'il s'agisse d'un homme, d'une femme, d'un enfant, ou encore, comme vous l'avez signalé avec esprit, d'un chat ou d'un chien, il ne peut qu'être comblé par ce lieu.

Chapitre 1

1880

Comme chaque matin, Lantha chevauchait à travers les bois et s'émerveillait du paysage. Quel spectacle pouvait être plus enchanteur que celui des premiers rayons du soleil, filtrés par les feuilles printanières ?

Son esprit vagabondait au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait dans cette forêt de chênes. Elle avait une imagination féconde, nourrie de ses nombreuses lectures et des histoires passionnantes que lui avait racontées son père.

Sir Philip Grenville avait parcouru le monde lorsqu'il était tout jeune homme, et il avait rapporté de ses nombreux périples une multitude de contes fantastiques. A présent, il ne voyageait plus. Il se contentait de rester chez lui, à la campagne.

Ayant abandonné l'idée d'une nouvelle expédition, il avait choisi d'écrire, afin de témoigner et de faire partager ses expériences.

Lantha avait grandi parmi les livres de son père. Chaque pièce de leur maison en était remplie, et jusqu'ici, cela lui avait permis de voyager en songe. Bien sûr, ce qu'elle espérait par-dessus tout, était de partir un jour réellement.

Elle se voyait déjà en train d'escalader l'Himalaya, de parcourir des kilomètres dans les déserts du Tibet, et d'être ainsi la première blanche à atteindre un monastère perché au sommet d'une falaise.

Dans ses rêves, elle était toujours accompagnée d'une personne de confiance qui la comprenait à demi-mot et avec laquelle elle partageait la joie de découvrir des pays nouveaux.

En réalité, elle avait toujours été plutôt solitaire. Elle n'avait personne de son âge à qui se confier. Son frère aîné étant beaucoup plus âgé qu'elle, il était déjà adulte quand elle était enfant.

Ses parents étaient très jeunes lorsqu'ils s'étaient connus, et un an après les noces de l'honorable Elizabeth Ford avec Philip Grenville naquit leur fils, David. Comme le couple comptait voyager à travers le monde, Elizabeth et Philip avaient pris à contrecœur la décision de ne pas avoir d'autre enfant. Et pourtant, malgré cette résolution, quelques jours après son trente-neuvième anniversaire, Elizabeth avait donné naissance à Lantha.

De toute évidence, le couple était enchanté de l'arrivée de ce nouveau-né, et l'avait accueilli comme un véritable cadeau du ciel.

Lantha était si jolie qu'on l'aurait crue sortie d'un conte de fées, et sir Philip était très fier d'elle. Il se plaisait à dire qu'elle était son «chef-d'œuvre».

Il avait avec elle une relation privilégiée, et très tôt, il s'était mis à lui raconter des histoires extraordinaires à propos des pays merveilleux qu'il avait visités. Ces histoires la fascinaient à tel point qu'elle se sentait transportée dans les endroits que lui décrivait son père. Il avait un tel talent de conteur que lorsqu'il évoquait l'Egypte, elle s'imaginait descendant le Nil et sentait le soleil brûlant lui chauffer la nuque.

A présent, alors qu'elle galopait à travers les bois de la propriété familiale, elle se voyait sur un sentier des Indes, se dirigeant vers un palais magnifique. L'Inde était un endroit qu'elle affectionnait tout particulièrement, car c'était là que se trouvait son frère, alors aide de camp du vice-roi.

Il ne lui écrivait pas très souvent, mais quand cela arrivait, elle se retrouvait comme par enchantement au pays des maharadjahs. Elle s'imaginait en mission, et partait de Calcutta pour se rendre à la frontière nord-ouest où le danger guettait, où chaque buisson dissimulait un bandit.

Lors de sa dernière visite, David lui avait appris que les autorités redoutaient plus que jamais une invasion russe. Elle se représenta alors des hordes de cosaques, galopant sur les plaines en direction de l'Inde.

Ce pays était comme un somptueux diamant qui brillait sur la couronne britannique, une pierre si précieuse que le tsar de Russie aurait bien aimé s'en emparer.

— C'est pourquoi nous devons être à tout instant sur nos gardes ! avait expliqué David à sa sœur, qui buvait ses paroles.

— L'armée britannique ne serait-elle pas capable de repousser une attaque étrangère? avait-elle demandé innocemment.

— Ce n'est pas si simple. Les Russes ne prendront pas le risque d'un affrontement direct. Au contraire, ils s'infiltrèrent sournoisement parmi la population locale et incitent les autochtones à se révolter contre nous.

Il lui avait ensuite décrit les paysages enchanteurs et les merveilleux palais. L'Inde était apparue à Lantha comme un paradis où les gens étaient souriants, l'architecture superbe et le soleil brûlant.

A présent, celui plus doux de la vieille Angleterre chauffait à peine ses joues roses, et comme elle ne portait pas de chapeau, il se reflétait sur ses cheveux blonds, les faisant scintiller comme de l'or.

Contrairement à la plupart des ladies, elle avait l'habitude de monter à cheval vêtue très simplement et se passait volontiers de tenues engoncées, de chapeaux et de gants.

Jupiter, son étalon, était l'être qu'elle aimait le plus au monde après ses parents.

L'animal semblait comprendre tout ce qu'elle lui disait, et lui rendait beaucoup d'affection. Le garçon d'écurie avait même remarqué que Jupiter reconnaissait le pas de sa maîtresse quand elle s'approchait de la porte de son

box.

Maintenant, ils avançaient lentement à travers un sentier couvert de mousse, et Lantha lui murmura :

— Aujourd'hui, Jupiter, nous allons traverser les chaudes plaines de l'Inde. Espérons que nous trouverons un refuge pour nous abriter du soleil.

Le cheval secoua la tête comme s'il acquiesçait.

— Nous arriverons bientôt devant un imposant palais où nous apprendrons en quoi consiste notre prochaine mission. Nous devons vraisemblablement reprendre notre voyage dès demain afin d'aller au-devant de nouvelles découvertes.

Elle fit une pause pour réfléchir, puis reprit :

— Il n'est pas impossible qu'alors nous nous trouvions dans *une* situation très dangereuse, aux prises avec des soldats russes. Mais au dernier moment, nous nous en sortirons comme par miracle. Qu'en penses-tu ?

Jupiter hennit comme pour approuver.

Lantha avait le sentiment d'être réellement en Inde, et d'avoir échappé de justesse à une embuscade. Elle fit une petite prière pour remercier Dieu de l'avoir sauvée.

À ce moment-là, elle sortit des bois et sa maison apparut devant elle. C'était une belle demeure qui appartenait à la famille Grenville depuis plus de deux cent cinquante ans. Elle avait été construite par l'un de ses ancêtres, et depuis, elle avait été agrandie plusieurs fois. Des ailes avaient été ajoutées, et la décoration avait été entièrement refaite, apportant ainsi à la bâtisse un confort nouveau et moderne.

Les arbres qui entouraient la construction lui donnaient un aspect tout à fait romantique.

Le jardin était magnifique. Il était la joie et la fierté de la mère de Lantha, qui s'était découvert une passion pour les fleurs, depuis qu'elle et son mari étaient devenus sédentaires.

Lorsqu'ils étaient encore jeunes mariés, ils ne se souciaient pas vraiment de posséder leur propre maison. Occupés à préparer leurs nombreux voyages à travers le monde, ils vivaient sans véritable demeure. Quand ils étaient en Angleterre, ils résidaient chez les parents de sir Philip, d'ailleurs toujours ravis de les recevoir. Ce furent eux, en fait, qui se chargèrent de l'éducation de David lorsqu'il était enfant.

En effet, après sa naissance, dès qu'Elizabeth fut assez robuste pour repartir, son mari l'entraîna en Afrique, où il comptait découvrir des civilisations encore pratiquement inconnues.

Sur le tard, sir Philip et sa femme s'étaient également mis à apprécier la douceur de se retrouver chez soi, et de profiter de leur belle maison.

Puis Lantha était née.

Et dès son plus jeune âge, elle avait fait part à son père de son désir de parcourir le monde.

— J'aimerais tant partir en exploration avec vous, papa !

Pour lui faire plaisir, ses parents l'avaient emmenée faire de courts voyages, mais il n'était plus question pour eux de s'embarquer pour de longs périples, comme lorsqu'ils étaient jeunes. En grandissant, Lanthia avait compris qu'ils souhaitaient dorénavant rester chez eux et couler des jours paisibles dans le comté de Huntingdon.

Cependant, la jeune fille s'y ennuyait un peu. Elle rêvait d'aventures, et elle n'avait pour cela que les livres et les histoires de son père.

Lorsqu'elle galopait à travers les arbres séculaires de la propriété des Grenville, elle ne se rendait probablement pas compte qu'elle ressemblait étrangement aux héroïnes décrites dans ces romans qui la bouleversaient tant.

Elle était en effet bien différente des autres jeunes filles de son âge. Elle était ravissante, bien sûr, mais au-delà de l'apparence, quelque chose d'indicible l'habitait. La profondeur de son regard, la justesse de ses réflexions, tout cela faisait d'elle un être à part. Lorsqu'elle parlait, tout le monde l'écoutait. Elle semblait exercer sur les gens une sorte de fascination, comme s'il émanait d'elle une lueur envoûtante.

A ce propos, sir Philip avait un jour dit à sa femme :

— Quand je suis avec Lanthia, j'ai l'impression d'être en compagnie d'une déesse descendue de l'Olympe et qui peut disparaître à tout moment.

Cette remarque avait fait rire lady Grenville.

— Je comprends très bien ce que vous voulez dire, mon chéri, et je pense que vous en êtes en grande partie responsable : à force d'inventer pour elle des mondes imaginaires, vous l'avez en quelque sorte éloignée de la réalité. Elle vit dans un univers de contes et de légendes.

Alors qu'elle s'approchait de la maison, Lanthia réalisa à quel point cette construction ancienne était belle. Le temps avait patiné ses vieilles pierres en leur donnant un charme tout particulier. Elle songea aux nombreuses personnes qui avaient vécu ici. Toutes avaient contribué à donner à la demeure sa singularité.

Au fil des siècles, la bâtisse avait vu défiler des soldats, des diplomates, des noceurs, et bien sûr, tous les ancêtres de Lanthia qui avaient rendu tant de services au pays.

Tous ces gens avaient disparu aujourd'hui, mais il en restait comme un parfum qui planait dans la maison. Lanthia était heureuse d'être la descendante d'une famille si prestigieuse, et si soucieuse de transmettre, de génération en génération, son bel héritage.

« C'est au tour de David, maintenant, songea-t-elle. Il est temps qu'il se marie et donne naissance à un héritier qui sera le dixième baron de Grenville.

»

Elle s'avança jusqu'aux écuries. Le palefrenier vint à sa rencontre.

— Avez-vous fait une promenade agréable, mademoiselle ?

— Merveilleuse ! répondit-elle. Comme chaque jour ! J'irai à nouveau galoper ce soir, si c'est encore possible.

Le domestique lui adressa un large sourire. Il connaissait bien sa maîtresse

et savait à quel point elle aimait monter Jupiter à la tombée de la nuit, quand la forêt devenait obscure.

Tout semblait alors mystérieux. Le silence devenait presque inquiétant, et les histoires les plus extravagantes venaient à l'esprit de Lanthia. L'ombre des arbres dessinait des paysages, des personnages, si bien qu'elle voyait réellement ce qu'elle imaginait.

Elle marcha à l'arrière de la maison en se demandant si son père serait d'accord pour se consacrer à elle, cet après-midi. Elle savait qu'il avait beaucoup à faire, mais peut-être lui consacrerait-il quelques heures. Cela arrivait, parfois. Il abandonnait pour une demi-journée le livre qu'il écrivait, et allait visiter l'une des fermes de son domaine.

Aujourd'hui, la jeune fille aurait souhaité qu'il vienne faire du cheval avec elle. Elle était si enthousiasmée par cette idée, qu'elle se précipita le sourire aux lèvres dans le hall d'entrée.

Puis elle s'arrêta tout d'un coup, assaillie par le doute: car sir Grenville détestait être dérangé quand il était occupé. D'un autre côté, il était bientôt l'heure de déjeuner, et lady Elizabeth tenait absolument à ce qu'il ne saute pas ses repas, même lorsqu'il était débordé de travail. Elle ne voulait en aucun cas que sa passion pour les livres se fasse au détriment de sa santé, et veillait sur lui comme une mère poule.

Auparavant, il était souvent arrivé à sir Philip de travailler toute une journée sans boire ni manger. A présent qu'il approchait de la soixantaine, sa femme faisait attention à ce qu'il prenne soin de lui. Et comme il l'aimait tendrement, il lui obéissait.

« Il est une heure moins cinq, se dit Lanthia. Il ne sera pas fâché si je le dérange maintenant. »

Et elle courut à travers les couloirs.

Le bureau de sir Philip se trouvait à côté de la bibliothèque.

Tout doucement, Lanthia poussa la porte, et elle remarqua avec surprise que son père n'était pas seul. Sa mère était avec lui.

Elle entra discrètement et sir Philip s'exclama :

— Oh, tu es là, Lanthia! Ta mère et moi étions justement en train de parler de toi. Où étais-tu?

— Je reviens d'une promenade à cheval, répondit la jeune fille. Et... j'aimerais beaucoup galoper avec vous cet après-midi.

Sir Philip lui sourit.

— Ta mère a quelque chose à t'annoncer.

Lanthia tourna des yeux interrogateurs vers lady Elizabeth.

— Ma chérie, nous sommes invités à un bal organisé par le lord Lieutenant. C'est une réception très importante car elle est donnée en l'honneur de l'impératrice d'Autriche qui lui a déjà rendu visite l'année passée.

— Oui, je m'en souviens. Elle était venue voir ses chevaux. Il est vrai que le lord Lieutenant a une écurie admirable, et je crois que l'impératrice avait été enchantée de la découvrir.

— C'est sans doute la raison pour laquelle elle revient cette année ! ajouta lady Grenville. Ce sera en tout cas un bal très important, ma chérie, et il faudra que tu te pares de tes plus beaux atours. Je pense, à ce propos, que tu auras besoin d'une nouvelle robe.

— Est-ce bien nécessaire ? Je n'ai porté qu'une seule fois celle que j'ai mise pour l'enterrement de grand-père, et elle est, ma foi, très jolie.

— Je le sais, répondit lady Grenville. Mais de nombreuses personnes du comté étaient présentes aux funérailles, elles se souviendront de la manière dont tu étais vêtue, et tu ne peux pas te permettre de te rendre à un bal aussi important sans une toilette faite spécialement pour cette occasion. La réception aura lieu dans trois semaines, nous avons tout juste le temps d'acheter une somptueuse robe. Je veux que tu sois la jeune fille la plus belle du bal !

— Je ferai de mon mieux ! dit humblement Lantha. Avez-vous déjà convoqué la couturière ?

— Je t'ai parlé d'une robe somptueuse, ajouta lady Grenville en souriant, il va de soi que nous devons l'acheter dans un endroit d'exception. Je pense bien évidemment à Bond Street, à Londres.

— A Londres ? Nous allons nous rendre à Londres ? s'exclama Lantha d'un air étonné.

— Nous ne pourrions malheureusement pas t'y accompagner, ton père et moi. Mes rhumatismes me font trop souffrir, et il me serait impossible de faire les magasins avec toi. Quant à ton père, tu n'es pas sans savoir qu'il est en train de rédiger son nouveau livre et il est hors de question qu'il s'absente.

— Je ne pourrais de toute manière vous laisser seule ici, ma chérie ! ajouta tendrement sir Philip à l'intention de sa femme.

Elle lui prit doucement la main en lui souriant. Il était si touchant de voir à quel point les deux époux s'adoraient ! Et Lantha comprenait parfaitement qu'il aurait été cruel de vouloir les séparer, ne serait-ce que pour quelques jours.

— Irai-je seule ? demanda-t-elle, effrayée par cette perspective.

— Non. Bien sûr que non ! la rassura sa mère. Nous avons pensé, ton père et moi, que Mme Blossom pourrait te servir de chaperon pour ce voyage.

— Mme Blossom ! répéta Lantha sans enthousiasme.

— Je sais, ma chérie, qu'elle est un peu vieux jeu, et plutôt ennuyeuse, mais nous n'avons trouvé personne d'autre parmi nos relations qui soit à Londres en ce moment ou qui projette de s'y rendre prochainement. J'ai bien pensé à ta tante Mary, mais la dernière fois qu'elle nous a rendu visite, elle m'a confié qu'elle ne comptait pas retourner dans sa maison londonienne de Belgrave Square avant l'automne.

— Et... où Mme Blossom et moi logerons-nous ?

— Que dirais-tu du Langham ? Cela me paraît un endroit tout à fait convenable !

— Le Langham ! cria Lantha. Oh, ce serait merveilleux !

Quand elle était toute petite, Lantha s'était déjà rendue une fois dans cet

hôtel, en compagnie de ses parents, et elle en avait gardé un merveilleux souvenir.

C'était toujours là que sir Philip descendait quand il devait séjourner à Londres quelques jours. Sa femme et lui étaient des inconditionnels du Langham.

Son père lui avait raconté quelques histoires concernant certains clients de l'hôtel. Notamment celle d'un écrivain de romans sentimentaux, Louisa Ramee, qui avait longtemps vécu au Langham.

Depuis que sir Philip l'avait rencontrée, il ne manquait jamais d'acheter ses romans.

L'année passée, en se procurant son dernier ouvrage, sir Philip avait raconté à sa fille quelle étrange femme était Louisa Ramee.

— C'est vraiment un personnage à part ! lui avait-il dit. Elle ne ressemble à aucune autre.

— Pourquoi vit-elle dans un hôtel, papa ? avait demandé Lantha.

— Je n'en ai aucune idée ! Tout ce que je sais, c'est qu'elle séjourne au Langham Hôtel depuis l'âge de vingt-huit ans.

Lady Grenville avait ri.

— On nous a même dit qu'elle ne quittait pratiquement jamais sa chambre, et qu'elle recevait tous ses visiteurs, au lit. C'est également dans son lit qu'elle écrit tous ses livres.

— Dans son lit ! s'était exclamée Lantha. C'est plutôt cocasse !

— C'est une femme très mystérieuse ! avait continué son père. Elle aime travailler à la lueur des bougies et met des rideaux noirs à ses fenêtres pour empêcher la lumière du jour d'entrer dans la pièce.

— Il paraît qu'elle est toujours entourée de fleurs ! avait ajouté lady Grenville. De fleurs pourpres. Son énorme lit est placé au milieu de sa chambre. Elle y est assise, et écrit à l'encre violette à l'aide d'une plume d'oie.

En repensant à cette histoire, Lantha songea qu'il devrait être amusant de rencontrer ce personnage.

— Pensez-vous que vous pourriez me donner une lettre de recommandation pour Louisa Ramee, papa ? demanda-t-elle alors à son père.

— Il me semble qu'elle est actuellement en voyage ! répondit sir Philip. Mais même si elle se trouvait à Londres, j'imagine qu'elle n'aurait pas réellement le désir de te rencontrer, ma chérie.

— Pourquoi ?

— Louisa Ramee préfère les hommes aux femmes, répondit sa mère en souriant. J'ai entendu dire qu'elle organisait des réceptions à l'hôtel. Un grand nombre de beaux officiers de l'armée britannique s'y rendent, mais aucune dame n'y est invitée.

« Quelle femme incroyable ! se dit Lantha. Ce doit être très excitant de se trouver dans le même hôtel que cette étrange romancière. »

— Et quand vais-je partir pour Londres, maman ? s'enquit-elle.

— Il faut d'abord que nous demandions à Mme Blossom quand cela

l'arrange, répondit lady Grenville. Mais elle m'a déjà proposé plusieurs fois de me rendre divers services, et je crois qu'elle sera ravie de t'accompagner à Londres le plus rapidement possible !

Mme Blossom était la fille d'un médecin de Bristol. Après être restée longtemps jeune fille, elle avait finalement épousé un marin qui avait décidé de s'installer dans le comté de Huntingdon. Malheureusement, il était mort cinq ans après leur mariage, alors qu'ils n'avaient pas encore eu d'enfant.

Le cœur brisé, Mme Blossom s'était renfermée sur elle-même. Elle s'était bientôt retrouvée complètement seule et avait commencé à s'ennuyer.

La mère de Lanthia lui avait alors indiqué un grand nombre d'œuvres de charité où elle pouvait se rendre utile, et où elle fut bientôt indispensable.

Aujourd'hui, elle était très reconnaissante envers lady Grenville de lui avoir ainsi permis de sortir de son cocon. Il était évident qu'elle accepterait d'emmener Lanthia à Londres et de lui servir de chaperon tout le temps qu'elle resterait dans la capitale.

— Très bien maman, je partirai avec Mme Blossom. Cependant, je souhaite ne pas rester trop longtemps loin de vous et de papa.

— Bien entendu ! Tu y resteras juste le temps nécessaire pour acheter quelques toilettes et une robe pour le bal ! répondit lady Grenville.

— J'espère que je saurai la choisir ! s'exclama Lanthia, soudain effrayée de la responsabilité qui pèserait sur ses épaules. Ce serait affreux si je dépensais une grosse somme d'argent et que vous désapprouviez mon choix !

Cette remarque fit rire lady Grenville.

— Ne t'en fais pas, ma chérie. Tu as toujours eu un goût très sûr, je ne vois pas pourquoi cela changerait aujourd'hui. Quant à moi, je souhaiterais bien évidemment te voir dans une robe blanche de mariée. Mais il ne faut pas précipiter les choses. Souviens-toi simplement que tu es une débutante, et que tu n'as pas encore participé à une saison à Londres, ni à aucun bal important.

— Je le sais, marmonna Lanthia en baissant les yeux. Qu'y puis-je si grand-père est mort au moment même où nous devons partir pour Londres ? Maintenant, j'ai presque dix-neuf ans, et j'aurai bientôt l'âge d'être douairière.

Cette exagération fit sourire sa mère.

— Ton père et moi avons projeté de t'emmener prochainement à Ascot où auront lieu de nombreux bals.

Lanthia poussa un cri de joie.

— Oh, maman, quel bonheur ! Et vous ne m'en aviez rien dit !

— C'était une surprise, ma chérie, répliqua lady Grenville. Et c'est d'ailleurs une des raisons qui m'ont poussée à t'envoyer faire des achats. Il te faut une garde-robe complète pour la saison, et nous n'aurons certainement pas l'occasion de retourner à Londres avant quelque temps.

— Nous allons séjourner à Ascot ! C'est merveilleux ! Papa et vous pourrez assister tous les jours aux courses de chevaux tandis que j'irai chaque soir à de somptueuses réceptions ! Comment vous remercier, maman ?

Elle se précipita pour l'embrasser.

— Tout cela est si excitant !

— J'espère que ma santé s'améliorera d'ici que nous partions, avoua tristement lady Grenville. J'ai vu le médecin ce matin, et il m'a assuré que je serai sur pied le mois prochain. Mais en attendant, je dois me ménager.

— Bien sûr ! Vous ne devez pas commettre d'imprudences. Oh maman, ce sera tellement merveilleux de nous rendre tous les trois à Ascot. J'espère que nous pourrons engager un cheval pour la Gold Cup !

Sir Philip eut un sourire désolé.

— Je n'en aurai malheureusement pas les moyens ! avoua-t-il.

— Votre prochain livre aura peut-être du succès, papa, murmura Lantha.

— Même si je parvenais à faire quelques économies, ma chérie, je ne les risquerais pas sur un cheval. Je les garderais plutôt pour le mariage de ma fille, le jour où elle sera décidée à...

— Cela n'est sans doute pas pour demain ! lança Lantha en rougissant. Pour l'instant, je ne projette pas de me marier. Je ne vois d'ailleurs pas avec qui je pourrais convoler !

Cela n'était pas tout à fait vrai. Dans ses rêves, éveillés ou non, elle parcourait toujours le monde accompagnée d'un mystérieux personnage avec qui elle était totalement en harmonie. Dans son cœur, cet homme-là ne pouvait être que celui avec qui elle se marierait.

Elle n'avait pas l'intention de dire «oui» au premier gentleman qui lui demanderait sa main. Elle voulait un époux dont elle serait éperdument amoureuse, et qui, en retour, l'aimerait d'un amour semblable à celui que partageaient ses parents depuis tant d'années.

N'était-il pas merveilleux que deux êtres se réunissent pour n'en former qu'un ? Seul le grand, le véritable amour pouvait réaliser ce miracle. Et chaque homme, chaque femme, était sur terre pour le rechercher. L'amour était d'ailleurs la cause de tout ce qui arrivait dans le monde. N'était-ce pas lui qui guidait les hommes, et était responsable des bonheurs et des malheurs de l'humanité ?

En lisant des livres sur la Grèce antique, Lantha avait été bouleversée, pour ne pas dire convaincue, par certaines légendes. L'une d'elles affirmait que jadis, il n'existait pas d'hommes et de femmes tels que nous les connaissons aujourd'hui. Les êtres parfaits vivaient dans l'allégresse et le bonheur. Un jour, pour punir ces êtres de leur insolence envers les dieux, Zeus avait décidé de les couper en deux. Depuis, le monde était peuplé de moitiés imparfaites : les hommes, à qui il manquait la douceur, l'intuition et la sentimentalité, et les femmes, qui étaient trop fragiles pour survivre sans la force et l'esprit d'aventure qu'on leur avait ôtés. Chacun devait donc rechercher sa moitié pour pouvoir s'épanouir en redevenant un être paré de toutes les qualités.

C'est cela que voulait trouver Lantha : l'homme qui lui serait complémentaire.

Elle l'avait tant de fois imaginé en songe lorsqu'elle se promenait à cheval dans les bois !

Cependant, elle savait que sa mère espérait beaucoup qu'elle et le fils aîné du lord Lieutenant se découvrent des affinités l'un pour l'autre.

C'était un jeune homme charmant; Lanthia le connaissait depuis qu'ils étaient enfants. Mais il n'avait jamais eu l'air de s'intéresser à elle, et de son côté, elle le trouvait un peu lourdaud. Il était loin de ressembler à l'homme de ses rêves, à l'aventurier qu'elle rencontrait chaque jour, quand elle laissait son imagination guider le cours de ses pensées. Elle ne souhaitait aucunement franchir les sommets de l'Himalaya avec le lord Lieutenant.

« Celui que je prendrai pour époux sera différent, se dit-elle. Bien différent. »

Malheureusement, elle n'avait encore eu aucune occasion de rencontrer cette perle rare, car la mort de lord Leamsford, le père de sa mère, avait retardé son entrée dans le monde : elle n'avait pas pu assister en tant que débutante aux bals de la saison et elle n'avait donc rencontré aucun jeune homme.

Le deuil avait contraint Lanthia et ses parents à rester chez eux, à la campagne, et à ne recevoir pratiquement personne durant toute une année.

C'est la reine Victoria qui avait institué les règles du deuil, après la mort du prince Albert, disparu en 1861. Vingt ans après, elle portait toujours un voile noir, et ne participait qu'aux réceptions officielles.

Depuis lors, il était très mal vu de se montrer en société moins d'un an après la disparition d'un proche. Les lois de la bienséance n'étaient certes pas écrites, mais elles n'en étaient pas moins strictes et respectées, et les jeunes filles en étaient les premières victimes. A la douleur de perdre un parent souvent chéri s'ajoutait la peine de se voir mettre en marge de la société.

Après avoir été présentée à la cour, une débutante était généralement invitée à toutes les réceptions et tous les bals. Elle pouvait ainsi rencontrer les gens importants et avoir enfin une vie sociale. Bien sûr, il était impensable de s'y rendre vêtue de noir.

— Ce n'est pas juste ! s'était souvent plainte Lanthia à sa mère. Je ne suis pourtant pas responsable de la mort de grand-père !

— Je le sais, ma chérie, répondait alors lady Grenville. Mais nous n'y pouvons rien. Briser cette tradition serait considéré comme une insulte envers la reine.

Depuis, une année s'était écoulée, et à présent elle était libre. Et puis sa mère lui faisait un si beau cadeau en lui offrant une nouvelle garde-robe, qu'elle oublierait bien vite ces longs mois d'attente !

« Dire que je vais aller à Ascot ! pensa-t-elle. Et également au bal donné par le lord Lieutenant ! »

— Je souhaite bien entendu que l'on te voie sous ton plus beau jour, reprit sir Philip. Essaie tout de même de ne pas me ruiner totalement.

— Ne vous tourmentez pas, je saurai être raisonnable, papa. Cependant, ne perdez pas de vue les retombées bénéfiques de ces folles dépenses. Dites-vous que je serai comme une publicité vivante pour vos livres, car les gens

associeront mes toilettes à votre réussite, et s'ils ne vous ont pas encore lu, ils se précipiteront sur vos prochaines publications.

Sir Philip sourit avant de répondre :

— Tu as tout à fait raison, ma chérie. Mais tu es si jolie, que même vêtue de haillons, tu serais la reine du bal.

Il lança un regard complice à sa femme. Ils étaient tous deux très fiers de leur fille. Elle était si ravissante ! Sir Philip était persuadé qu'elle n'aurait aucun mal à trouver un mari.

Comme sa femme, il savait que Lanthia ferait sensation en apparaissant en société.

— Je me suis souvent demandé, avait murmuré lady Grenville avant que Lanthia n'arrive dans le bureau, comment nous avons pu faire une fille aussi parfaite.

— Tout simplement parce qu'elle est le fruit d'un amour pur et sincère ! lui avait répondu sir Philip. Je vous aime de tout mon cœur et vous me rendez cet amour au centuple. Cela suffit à faire des miracles.

— Je vous aime en effet depuis le premier jour, et depuis notre mariage, mes sentiments pour vous n'ont fait que grandir.

Sir Philip s'était penché pour l'embrasser.

— Je vous adore ! A vos côtés, je suis l'homme le plus heureux du monde. C'est en vous épousant que ma vie a pris un sens.

Elle avait levé vers lui des yeux admiratifs. Il était toujours aussi bel homme. Le jour de leur première rencontre, elle avait immédiatement été troublée par son allure, alors qu'elle-même était la débutante la plus remarquée de la saison. Sa beauté, encore en fleur, n'allait dès lors cesser de s'épanouir. Aujourd'hui encore, les hommes étaient subjugués par le charme qui émanait d'elle. Ils semblaient d'emblée séduits par cette femme superbe dont le bonheur pouvait se lire sur son visage. Certains allaient même jusqu'à la courtiser.

— J'ai toujours pensé, lui avait confié un jour sir Philip, qu'il me faudrait provoquer au moins mille duels pour éliminer mes rivaux potentiels. Que deviendrais-je si vous partiez avec l'un d'eux ?

— Comment pouvez-vous songer une seconde que je veuille vous quitter ? Vous savez bien que vous êtes l'homme de mes rêves. Je crains tellement que vous ne partiez en expédition, qu'il ne vous arrive malheur, et que je ne vous revoie plus jamais.

Jusqu'à présent, ils avaient vécu une belle histoire d'amour. Depuis leur mariage, ils ne s'étaient jamais séparés. Leur fils avait été un enfant adorable. Il avait grandi et était devenu un très bel homme. Ils en étaient très fiers. Mais Lanthia était plus exceptionnelle encore.

Sir Philip la considérait comme un véritable bijou, comme une pierre précieuse. Peut-être faisait-il une erreur en la laissant se rendre seule à Londres ?

« Cesse de te faire un sang d'encre ! se sermonna-t-il. Tu es trop anxieux.

Elle ne part que trois ou quatre jours après tout. Et Mme Blossom sera là pour veiller sur elle. »

Cependant, il savait qu'il ne pourrait calmer son inquiétude. Il était certain que Lanthia risquait d'être courtisée dès son arrivée dans la capitale.

Chapitre 2

Quelques jours plus tard, Lantha et Mme Blossom prirent le train pour se rendre à Londres. Arrivées au terminus, elles montèrent dans un fiacre qui les conduisit au Langham Hôtel. La bâtisse était imposante. Elles furent accueillies par le directeur qui semblait très honoré de la présence de Lantha.

— Votre père m'a prévenu par lettre de votre visite, mademoiselle. Je ne saurais vous dire à quel point elle me ravit. Il y a si longtemps que nous n'avons eu le plaisir de vous recevoir!

— De nombreuses années, en effet ! répliqua Lantha en souriant. Vous devez me trouver changée. Je n'étais qu'une petite fille lors de mon dernier séjour dans votre établissement, mais je constate avec joie que l'hôtel est toujours aussi splendide !

— J'espère que vous y passerez des heures agréables, mademoiselle. Je ferai en sorte que vous soyez installée le plus confortablement possible.

Lantha lui présenta Mme Blossom. Elle expliqua que celle-ci avait également séjourné au Langham Hôtel à plusieurs reprises.

Après quelques éloges au sujet des parents de Lantha, le directeur les conduisit à leurs chambres, au deuxième étage.

Il leur expliqua que l'hôtel était complet, mais qu'il avait néanmoins pu libérer pour Lantha une chambre pourvue d'un petit salon. Quant à celle destinée à Mme Blossom, elle donnait directement sur le couloir.

— Peut-être préféreriez-vous prendre la chambre avec le salon ? demanda la jeune fille à son accompagnatrice.

— Oh non! Bien sûr que non! répondit Mme Blossom. Vous pourriez avoir des visiteurs ! Votre mère a écrit à plusieurs de ses amis qui ne manqueront pas de venir vous voir, s'ils se trouvent à Londres. Quant à moi, j'ai simplement besoin d'un lit confortable.

— Dans ce cas, je peux vous assurer que vous serez comblée ! affirma le directeur.

En sortant de l'ascenseur, ils empruntèrent un long couloir meublé de canapés et de fauteuils luxueux. Lady Grenville avait appris à sa fille que la décoration avait été récemment refaite et que l'hôtel avait été modernisé. Les colonnes avaient été repeintes en blanc, s'accordant ainsi à merveille avec les rideaux et les tapisseries, où le blanc, le rouge et le doré prédominaient.

— Nous nous sommes mis au goût du jour ! expliqua le directeur en

avançant dans le couloir. Ce soir, vous pourrez même constater que l'entrée et le hall de réception sont maintenant équipés d'un éclairage électrique.

Lantha regardait autour d'elle, éblouie par tant de beauté. Enfin, elle posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis son entrée dans l'hôtel :

— On m'a dit que Louisa Ramee habitait encore ici. Est-ce vrai ?

— Oui, en effet, répondit le directeur. Mais en ce moment, elle est en voyage à Paris. Nous attendons son retour dans un mois environ.

— Mon père l'a rencontrée lors d'un de ses séjours à Londres, expliqua Lantha.

— Cela ne m'étonne guère ! répondit le directeur en souriant. A vrai dire, tous les personnages importants ayant fréquenté cet établissement ont été reçus dans la chambre de Louisa Ramee.

Il fit une pause, puis après quelques instants de réflexion, il reprit :

— L'un de ses amis, M. Richard Burton, était encore là il y a à peine une semaine.

Lantha poussa un petit cri.

— Richard Burton ! Oh, comme j'aurais aimé le rencontrer ! J'ai lu tant de choses sur lui, sur son travail. C'est un homme d'exception, et rien n'aurait pu me faire plus plaisir que de discuter avec lui.

Tout en disant ces mots, elle se souvenait de la description qu'en avait faite son père dans l'un de ses livres. D'après sir Philip, il s'agissait de l'un des plus grands explorateurs encore en vie. Il lui vouait, sans conteste, une immense admiration. Lantha avait suivi ses aventures avec passion. Il avait été l'un des rares « infidèles » à pénétrer dans le sanctuaire de La Mecque. Il parlait vingt-huit langues et de nombreux dialectes orientaux.

« Si seulement il avait pu être à l'hôtel aujourd'hui, songea-t-elle. J'aurais tant aimé le voir, ou mieux encore, lui parler ! »

Comme si le directeur lisait dans ses pensées, il lui dit :

— Il n'est pas impossible que M. Burton revienne séjourner chez nous, et il est probable que vous puissiez le rencontrer ces jours-ci.

— Ce serait merveilleux ! répondit Lantha.

— Nous avons un grand nombre de personnalités parmi nos visiteurs, reprit le directeur. La semaine dernière, le Premier ministre a dîné avec plusieurs ministres dans la salle à manger de l'hôtel.

Dans l'esprit de Lantha, la présence du chef du gouvernement de Sa Majesté était assurément moins émouvante que celle de Richard Burton. Cependant, elle fit mine d'être impressionnée par cette nouvelle.

La chambre de Lantha était ravissante. Les tentures du grand lit à baldaquin étaient assorties aux rideaux et plusieurs meubles finement ouvragés agrémentaient la pièce. Le salon attenant était plus petit mais tout à fait charmant.

Le directeur s'excusa de ne pas avoir pu mettre à sa disposition une suite plus luxueuse, puis il conduisit Mme Blossom à sa propre chambre, quelques mètres plus loin.

— Elle est parfaite, déclara cette dernière. Je serai très bien installée, ici.

Au même moment, des domestiques arrivèrent avec les bagages et Lanthia, sur les conseils de son père, leur donna un pourboire. Ils la remercièrent chaleureusement. Elle avait visiblement été généreuse avec eux.

— Je vais devoir vous quitter, mademoiselle Grenville, s'excusa le directeur. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le faire savoir. Je souhaite que votre visite au Langham Hôtel vous laisse un excellent souvenir et que vous soyez pleinement satisfaite de votre séjour.

— Je suis sûre que tout sera parfait ! répliqua Lanthia.

Après le départ du directeur, elle commanda un thé, pour elle et Mme Blossom.

Puis elle ouvrit ses malles et se mit à ranger ses vêtements dans l'armoire prévue à cet effet.

— Nous ferions bien de sortir tôt demain matin, indiqua-t-elle à Mme Blossom. Je voudrais commencer à faire mes achats dès la première heure. J'ai bien peur que si nous ne nous hâtons pas, nous n'en ayons pour des semaines. Et quand je pense au prix de cet hôtel...

— C'est vrai qu'il n'est pas bon marché, mademoiselle. Mais vos parents n'auraient pas accepté que nous descendions dans un établissement moins honorable que celui-ci dans le seul but de faire quelques économies.

— Il est vrai que lorsque nous aurons passé nos journées à faire les magasins de Bond Street, nous serons probablement ravies de rentrer nous reposer dans ce lieu confortable. Je suis sûre que nous n'aurons pas le courage de ressortir dîner dehors !

— Il n'en est de toute manière pas question, gronda Mme Blossom avec sévérité.

La jeune fille insista néanmoins pour descendre prendre le repas du soir dans la salle à manger, plutôt que de faire monter les plats dans le petit salon, comme le préconisait Mme Blossom.

Lanthia passa une robe de soirée assez simple puis elle descendit. Aussitôt, elle fut éblouie par la beauté de tout ce qu'elle découvrait : les piliers de marbre, la finesse des tentures de soie, les tapis persans et les tapisseries anciennes. Tout était superbe. Elle avait l'impression d'évoluer dans un décor de théâtre, un décor qui sortait d'un livre d'histoire. Elle en était émerveillée.

Comme le voyage avait épuisé Mme Blossom, elles remontèrent immédiatement après le dîner. La vieille dame souhaita une bonne nuit à Lanthia et se dirigea rapidement vers sa chambre.

Une fois dans la sienne, Lanthia s'approcha de la fenêtre et resta un long moment à observer la rue. Elle n'était pas très fréquentée. Seuls quelques équipages luxueux l'empruntaient. Elle imagina que chacun d'eux transportait de prestigieuses personnes qui sortaient pour dîner ou qui rentraient chez elles une fois le repas terminé.

Cela faisait si longtemps qu'elle n'était pas venue à Londres ! Il lui semblait qu'elle entrait dans un monde nouveau, un monde qui lui était

inconnu, et qui lui paraissait irréel.

« Comme j'aimerais que papa soit avec moi ! songea-t-elle. Il aurait tant d'anecdotes à me raconter... »

Elle se consola en se rappelant qu'elle reviendrait bientôt à Londres avec ses parents.

« Ce sera un séjour merveilleux ! pensa-t-elle. Je serai invitée à des bals, des réceptions, et puis nous irons voir les courses de chevaux à Ascot ! »

Elle regrettait néanmoins de ne pas être, ce soir, dans l'une des voitures qui passaient sous sa fenêtre. Elle y aurait probablement rencontré un jeune homme désireux de danser avec elle.

« Dire que je serais vraisemblablement dans l'un de ces fiacres, si le deuil ne m'avait pas interdit de me montrer depuis un an ! Mais je ne devrais pas me plaindre. Après tout, je n'ai pas passé une année si mauvaise. J'ai tant appris aux côtés de papa. Et puis le silence des bois qui entourent notre maison m'a sûrement été plus bénéfique que ne l'auraient été les bruits de la ville... »

Elle enfila sa chemise de nuit et se coucha, restant un long moment les yeux ouverts dans l'obscurité.

Le lendemain matin, Mme Blossom et elle prirent leur petit déjeuner à huit heures, et à peine une heure plus tard, elles quittèrent l'hôtel.

Les magasins de Bond Street étaient très attrayants. Tout ce qui y était présenté donnait envie d'être porté. Cependant, Lanthia ne voulait pas se précipiter, de peur de découvrir ensuite un article plus joli dans une boutique voisine.

Elles entrèrent donc dans de nombreux magasins où Lanthia se prêta volontiers à des essayages. Chaque robe semblait avoir été conçue spécialement pour elle. Ainsi vêtue, elle paraissait encore plus jolie. Mais n'ayant pas conscience de sa réelle beauté, elle restait naturelle. Pourtant, même si elle n'avait pas l'habitude de se préoccuper de son apparence, elle était sensible à l'élégance des toilettes qu'elle essayait. La couleur des tissus l'enchantait, et elle s'extasiait devant les petits chapeaux ornés de fleurs ou de plumes qu'on lui présentait.

— Lequel dois-je prendre ? demanda-t-elle à Mme Blossom.

— Ils vous vont tous à ravir ! lui répondit cette dernière. A votre place, je prendrais tout simplement le plus confortable.

Lanthia pensa que c'était un excellent conseil.

Elle se laissa tenter par trois ravissants chapeaux. Mais ce qui l'excita par-dessus tout, ce fut le rayon des robes de soirée. Elles étaient magnifiques et Lanthia ne savait plus où donner de la tête.

Sa mère lui avait donné le nom d'une boutique dans laquelle elle avait l'habitude de se rendre. Lanthia et Mme Blossom s'y présentèrent. La directrice se souvenait très bien de lady Grenville, et en apprenant que Lanthia était sa fille, elle se mit en quatre pour la servir.

— Si je ne me trompe, vous deviez faire vos débuts dans le monde l'année

passée, mademoiselle, mais j'ai appris que vous aviez eu un deuil...

— En effet, répondit Lantha. J'ai eu le malheur de perdre mon grand-père. J'espère toutefois que vous n'avez pas vendu toutes vos robes l'année dernière et qu'il en reste quelques-unes d'assez jolies pour que je puisse faire une entrée remarquée dans les bals cette année.

Ces mots firent sourire la directrice.

Elle présenta à la jeune fille ses plus beaux modèles. Le choix n'était pas facile : toutes ces toilettes étaient plus ravissantes les unes que les autres. Après de longues hésitations, Lantha se décida finalement pour l'une d'entre elles qui lui allait à merveille. On lui promit de la tenir prête pour les premiers essayages, le lendemain.

— Vous aurez la robe la plus somptueuse, assura la directrice, et quels que soient les bals où vous irez, aucune autre jeune fille ne sera en mesure de rivaliser avec vous.

Lantha voulut ensuite voir encore d'autres vêtements, mais elle réalisa bien vite que Mme Blossom commençait à être fatiguée. Après tout, elles ne s'étaient pas arrêtées depuis la première heure, le matin même, et il était sans doute temps de faire une pause. D'ailleurs, n'était-il pas l'heure du thé ?

— Je pense que nous avons bien mérité un peu de repos ! annonça-t-elle. Allons nous reposer à l'hôtel, nous reprendrons tout cela demain.

Une expression de fatigue extrême se dessina sur le visage de Mme Blossom. En entrant dans le fiacre, elle confessa qu'elle était prise d'une horrible migraine.

— Je n'ai pas l'habitude de venir à Londres ! expliqua-t-elle. Et je crois que je n'ai pas très bien dormi la nuit dernière.

— Vous irez vous allonger dès que nous arriverons, conseilla Lantha, et si vous êtes encore épuisée ce soir, vous pourrez vous faire servir votre repas au lit.

— Mais je ne peux pas vous laisser descendre seule, s'indigna Mme Blossom.

— Non, bien sûr que non ! Je dînerai à vos côtés, ou bien dans le petit salon près de ma chambre, ne vous inquiétez pas pour cela. Nous avons eu une journée bien remplie, mais celle de demain devrait être plus calme : nous n'aurons pas grand-chose à faire.

Mme Blossom parut soulagée par cette nouvelle.

Une fois arrivées à l'hôtel, elles prirent l'ascenseur et regagnèrent rapidement leurs chambres.

— Allez donc vous coucher, insista Lantha. Je m'occupe de vous faire monter une infusion bien chaude. Vous méritez un bon repos. Je ne saurai jamais comment vous remercier d'avoir été si patiente et si gentille avec moi.

— Oh, ça a été un plaisir, la rassura Mme Blossom. Vous êtes une jeune fille si charmante ! Si seulement je n'étais pas empoisonnée par ce vilain mal de tête...

Elle paraissait très fatiguée et Lantha regrettait de lui avoir fait subir un

emploi du temps si chargé.

Une fois que Mme Blossom fut au lit, Lanthia se dirigea vers sa propre chambre. Elle mit la clef dans la serrure et, au moment où elle ouvrit la porte du petit salon, elle s'aperçut qu'un homme se trouvait juste derrière elle...

Le marquis de Rakecliffe descendait Piccadilly dans le petit cabriolet qu'il venait tout juste de s'offrir. Celui-ci était tiré par deux superbes chevaux dont il était particulièrement fier.

Il aurait fallu qu'il soit aveugle ou bien stupide pour ne pas s'apercevoir que les badauds se retournaient sur son passage. Il était évident qu'il excitait toutes les convoitises.

D'ailleurs il ne manquait pas d'allure. Il était large d'épaules et d'une beauté époustouflante qui faisait se retourner sur lui-même les femmes les plus sages. Enfin, il portait son chapeau de biais, ce qui avait pour effet de le faire remarquer plus encore. Il se prénommait Victor James, mais ses camarades d'Eton l'avaient surnommé « Rake », signifiant « noceur » en anglais, ce qui était tout à fait approprié à sa personne.

Mais était-ce sa faute si les femmes ne cessaient de le poursuivre de leurs assiduités? Aucun homme n'aurait pu résister à de tels empressements.

Cependant, la véritable personnalité du marquis se dévoilait ailleurs : loin de sa réputation sulfureuse, il était un homme consciencieux, et d'un esprit très brillant. Ce fut le Premier ministre, Benjamin Disraeli, qui apprécia d'abord ses qualités. Le marquis voyageait beaucoup à travers le monde et visitait de nombreux pays. Le chef du gouvernement comprit très vite à quel point il pourrait lui être utile. A chaque fois qu'il apprenait que le marquis partait à l'étranger, il le convoquait en prétextant une affaire de la plus haute importance.

— Encore une nouvelle mission ! grognait le marquis dès qu'il se retrouvait seul avec lui.

— Oh, juste une petite chose que vous pouvez faire pour moi, milord, commençait M. Disraeli. Vous savez bien que vous êtes le seul à qui je peux demander ce genre de services.

En effet, le marquis, grâce à sa prestance, à son rang dans la société, à son intelligence et à son esprit d'initiative, pouvait s'introduire partout. Il était également capable d'entrer en conversation avec de très grandes personnalités, ce qui était loin d'être permis à tout le monde. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, il avait pu rendre d'immenses services au gouvernement britannique.

Pour le moment, le marquis ne songeait qu'à une chose: son rendez-vous avec la comtesse de Vallecass.

La première fois qu'il l'avait vue, il n'avait pas mis longtemps à comprendre qu'elle allait tout mettre en œuvre pour qu'il s'intéresse tout particulièrement à elle. Cela n'était d'ailleurs pas bien difficile tant sa beauté était grande. Faisant partie de la plus haute noblesse espagnole, elle et son mari étaient actuellement en déplacement à Londres pour affaires. Le marquis

n'était pas le premier homme à se laisser ensorceler par le regard ravageur de la comtesse. D'autres avant lui y avaient succombé et s'en étaient mordu les doigts. En effet, le comte de Vallecass était excessivement jaloux, et il avait, disait-on, déjà tué deux hommes en duel, et blessé de nombreux autres. Cependant, le marquis ne pensait pas réellement mettre sa vie en danger en rendant visite à cette dame. Il ne tenait pas non plus à être l'objet d'un scandale qui pourrait entacher son nom. Il était très fier de ses ancêtres et aurait été désolé que leur réputation puisse être ternie par l'un de ses faux pas. A ce propos, les membres de sa famille étaient assez inquiets de sa vie dissolue. Ils auraient aimé qu'il songe enfin à prendre une épouse et ne cessaient de le presser à le faire. Mais cela, justement, avait le don de l'exaspérer. Pour mettre fin à toute polémique, il avait annoncé un jour qu'il n'avait pas l'intention de se marier.

— J'aime être célibataire ! avait-il dit. Et je souhaite le rester!

Cette décision n'était pas sans importance, car cela posait le problème de sa succession. S'il mourait sans avoir eu d'héritier, nombre de ses proches pourraient vouloir s'octroyer son titre. D'autant que sa décision était connue au-delà du cercle familial.

Il était grand amateur de courses et ses chevaux arrivaient premiers presque à chaque fois, ce qui ne faisait qu'accroître la sympathie qu'il inspirait, excepté bien entendu chez les bookmakers.

Son cabriolet était peint en jaune, et cette couleur était aussi celle que portaient ses jockeys. Cela ajoutait à la fascination qu'il exerçait sur autrui.

Il n'était pas étonnant qu'avec son charme irrésistible, il ensorcelât les femmes d'un seul regard.

Comme il n'avait aucunement l'intention de convoler, il évitait autant que possible les jeunes filles. Il savait ce que risquaient les célibataires imprudents lorsqu'ils se retrouvaient face à la ténacité d'une mère trop ambitieuse. L'un de ses amis, lord Worcester, avait été ainsi contraint au mariage, tout simplement parce qu'il avait parlé à une demoiselle, seul à seule, dans le jardin d'une maison de campagne où il était invité.

Cependant, en faisant la cour aux femmes mariées, un autre danger le guettait : les maris jaloux. L'attitude récente du prince de Galles avait pourtant quelque peu fait évoluer les mœurs. Il s'était en effet épris d'une lady qui était devenue sa maîtresse. Il s'agissait de Lillie Langtry, une ravissante dame aux yeux langoureux.

Quelques années plus tôt, cette liaison aurait paru scandaleuse, et serait restée secrète. Depuis, les choses avaient changé, et finalement, Lillie accompagnait le prince partout, comme si elle avait été son épouse légitime.

Évidemment, certaines vieilles douairières étaient choquées par l'attitude du prince, qu'elles jugeaient immorale. Même si autrefois les gentlemen avaient aussi des maîtresses, cela ne se disait qu'à mots couverts, et il était hors de question de les montrer au grand jour.

Le prince de Galles avait bousculé ces traditions, et cela avait en quelque

sorte fait école.

Cependant, la plupart des hommes mariés ne se doutaient pas de la mauvaise conduite de leur femme. Il ne leur serait donc pas venu à l'idée de les suspecter, de les espionner.

La veille au soir, lors d'une réception donnée à Marlborough House, Inès, la magnifique comtesse de Vallecás, l'avait dévoré des yeux durant le dîner.

Ensuite, quand le bal avait commencé, le marquis avait pris soin de faire patienter la comtesse, dansant successivement avec la princesse Alexandra, puis avec d'autres jolies dames. Enfin, une fois la musique arrêtée, il s'était approché d'elle en souriant. Elle lui avait rendu son sourire et s'était penchée vers lui pour murmurer :

— Mon mari a un rendez-vous important à l'extérieur de Londres demain. Je ne l'y accompagnerai pas. J'ai pensé que vous pourriez peut-être venir prendre le thé avec moi, qu'en dites-vous ? Je suis descendue au Langham Hôtel.

— Je ne bois jamais de thé ! avait répliqué le marquis.

— Eh bien cela nous fait un point commun ! avait-elle répondu en riant. J'adore votre pays, mais cette boisson m'a toujours fait horreur ! Je vous y offrirai quelque chose de très différent, et qui vous étonnera.

— Vous pensez m'étonner ? Cela me paraît peu vraisemblable. Je suis un homme blasé, vous savez...

Les yeux de la jeune femme avaient pris une expression mystérieuse.

— Je suis prête à prendre le pari ! avait-elle annoncé. Venez donc dans la chambre 200, et vous y découvrirez quelque chose de réellement inhabituel qui, j'en suis sûre, ne vous laissera pas indifférent.

— Très bien, *senora*, j'y serai ! avait répondu le marquis, intrigué par cette étrange proposition.

Il s'était écarté d'elle au moment même où le comte de Vallecás revenait vers sa femme. C'était un homme brun, plutôt grand et bien fait de sa personne, mais qui semblait un peu rustre, et qui perdait facilement le contrôle de lui-même. Il avait lancé au marquis un regard si suspicieux qu'il en avait été presque insultant.

Le marquis s'était incliné humblement devant la jeune femme, avait fait un petit signe de tête à son mari, puis s'était éloigné.

Le lendemain, il s'était souvenu qu'il avait promis à la comtesse de Vallecás de lui rendre visite. Bien sûr, il aurait été plus raisonnable de ne pas tenir cette promesse. Mais il était un homme de parole, et puis il était curieux de découvrir ce qu'elle lui réservait.

Alors qu'il engageait ses chevaux dans Bond Street, il se mit à sourire. Quelque chose d'imperceptible semblait le réjouir, quelque chose qu'il ressentait toujours lorsque commençait pour lui une aventure amoureuse.

Il pensait à la comtesse de Vallecás, aux quelques mots qu'elle lui avait susurrés la veille. Il se demandait quelles surprises elle lui réservait.

Il conduisait ses chevaux fougueusement vers la belle dame aux yeux

verts et aux cheveux noirs qui l'attendait.

En arrivant devant le Langham Hôtel, il arrêta ses chevaux devant la porte d'entrée et confia sa voiture au groom.

— Je serai de retour dans une heure et demie, annonça-t-il.

— Très bien, milord ! répondit le domestique.

Le marquis s'engagea sur le petit perron qui menait à l'immense hall d'entrée de l'hôtel. Il passa devant un salon où des clients étaient installés, puis il se dirigea vers les escaliers et monta les marches quatre à quatre.

Il connaissait très bien l'hôtel, pour y être souvent venu en visite, et tous les domestiques savaient qui il était. Il ne leur serait donc pas venu à l'esprit de lui demander où il se rendait.

La chambre 200 se trouvait au deuxième étage, au milieu du couloir. Le marquis ne fut pas surpris de découvrir que la porte du petit salon attenant n'était pas verrouillée.

Il tourna la poignée, et se glissa dans la pièce. Sur une petite table était déposé un bouquet diffusant un délicieux parfum. Il n'y avait personne, mais la porte qui donnait sur la pièce voisine était entrebâillée. Après avoir déposé son chapeau sur un petit fauteuil, le marquis s'avança doucement et pénétra dans la chambre. A l'intérieur, les rideaux étaient tirés. Deux bougies posées de chaque côté du grand lit à baldaquin éclairaient faiblement la pièce. Comme dans le salon, une multitude de fleurs embaumaient l'atmosphère.

Enfin, il vit la comtesse. Elle était allongée sur le lit, complètement nue, excepté le collier de perles qu'elle portait autour du cou.

Elle ne bougeait pas. Le marquis la regarda longuement. Elle tendit alors vers lui ses longs bras. Il s'approcha du lit, puis, avec un regard quelque peu canaille, il murmura :

— Je pense que vous êtes beaucoup trop habillée, ma chère Inès,
Il se pencha vers elle et dégrafa le collier de perles.

Environ une heure plus tard, le marquis arrangeait sa cravate devant le miroir.

— Pourquoi me quittez-vous si tôt, mon merveilleux amant ? susurra Inès d'une voix grave et sensuelle.

— Nous nous retrouverons ce soir ! répondit le marquis. Vous savez bien que la duchesse de Sutherland donne une réception ici même. Il faut que je rentre pour me changer.

— Quand pourrai-je vous revoir en particulier ? demanda Inès en se tournant vers le miroir.

— Dieu seul le sait ! répliqua le marquis en enfilant son manteau.

A ce moment précis, la porte s'ouvrit brusquement et une femme fit irruption dans la chambre.

— *Senora, senora !* dit-elle. Le *senor* est dans les escaliers, il vient par ici !

La comtesse poussa un cri d'horreur.

Sans dire un mot, le marquis se précipita dans le salon, attrapa son chapeau, et ouvrit la porte qui donnait vers l'extérieur. Au même instant, il crut voir un homme au bout du corridor. Il prit la direction opposée, en pressant le pas.

Malheureusement, il n'y avait pas d'issue de ce côté, et le comte de Vallecass avait dû le remarquer. Qu'allait faire le marquis une fois qu'il serait au bout du couloir?

A ce moment-là, il vit une jeune fille qui entrait dans sa chambre. Elle était sa seule chance d'échapper à son poursuivant. Il la poussa devant lui et ferma la porte derrière eux.

— Je suis le marquis de Rakecliffe, la rassura-t-il, et j'ai besoin de votre aide. Je vous en supplie, faites ce que je vous dis, c'est une question de vie ou de mort.

Lantha le regarda, stupéfaite. Mais à peine eut-elle le temps d'ouvrir la bouche, que la porte s'ouvrit subitement derrière eux.

Chapitre 3

Le comte de Vallecas fit irruption dans la chambre et s'immobilisa face au marquis.

— Je vous ai vu sortir de la chambre de ma femme ! rugit-il. Croyez bien que je ne puis tolérer cela, et...

Le marquis réalisa que son interlocuteur allait le provoquer en duel d'un instant à l'autre. Et il voulait absolument éviter cela. Non pas qu'il manquât de courage, mais tout simplement parce que ce genre de règlements de comptes avait été interdit par la reine Victoria.

Il y avait bien évidemment encore quelques duels clandestins dans Green Park, mais lorsqu'ils étaient découverts, ceux qui y participaient étaient expulsés d'Angleterre pendant un ou deux ans. Cette sanction était assurément, dans l'esprit du marquis, plus cruelle que celle de mourir.

Le marquis leva la main.

— Arrêtez, monsieur le comte ! s'exclama-t-il d'une voix forte et déterminée. Vous faites erreur, je n'ai jamais été dans la chambre de la comtesse. Du reste, je ne sais même pas où elle se trouve.

— Vous êtes un menteur ! insista le comte.

— Que voulez-vous insinuer ? Vous voyez bien que je suis accompagné ! Je n'ai d'ailleurs pas quitté cette jeune lady de la journée. Nous avons fait les magasins et nous rentrons à peine.

Il avait aperçu un paquet au bras de Lantha, et il avait reconnu l'emballage : celui d'une boutique de Bond Street qu'il connaissait bien. Elle avait également dans la main une lettre qu'elle venait de prendre à la réception et qui lui était adressée. Le marquis l'avait immédiatement remarquée et avait ainsi pu lire le nom qui y était inscrit.

D'une voix lente et posée, il ajouta :

— Mais je manque à tous mes devoirs, et je ne vous ai pas présentés... Ma chérie, voici le comte de Vallecas, qui a dû me confondre, je le suppose, avec quelqu'un d'autre.

Puis se tournant à nouveau vers le comte, il continua :

— Monsieur le comte, je ne pense pas que vous connaissiez Mlle Lantha Grenville, qui m'a fait l'honneur d'accepter de devenir prochainement ma femme.

Cette annonce fut suivie d'un court silence.

— Votre femme? J'ai du mal à y croire. Ainsi, le marquis volage se serait laissé mettre le grappin dessus ? Vous qui chantiez sur tous les toits que vous désiriez rester célibataire !

— Comme vous le voyez, l'amour peut faire des miracles, mon cher. Figurez-vous que je suis le plus heureux des hommes. Mais tout ceci est encore secret, et je compte sur votre discrétion. Nous n'avons pas eu le temps d'informer nos proches, vous comprenez...

Rouge de colère, le comte s'approcha du marquis comme pour le frapper.

— Si vous croyez me faire avaler une chose pareille, vous vous trompez ! Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, et...

— Reprenez-vous, Vallecas! coupa le marquis. Vous êtes en présence d'une lady. Où avez-vous appris à vous conduire de la sorte ?

Le comte fit un pas en arrière.

— Je vous le ferai payer, Rakecliffe ! lança-t-il en sortant de la pièce et en claquant la porte derrière lui.

Le marquis poussa un profond soupir de soulagement.

Il se tourna vers Lanthia, et lui parla de sa voix la plus douce :

— Je suis désolé de vous avoir mêlée à tout cela, mademoiselle. Croyez que je ne vous aurais pas fait vivre une scène si pénible si ce n'avait été, comme je vous l'ai déjà dit, une question de vie ou de mort.

— Il... voulait vous provoquer en duel? demanda-t-elle d'une petite voix tremblante.

— C'est exact. Et il a la réputation de toujours sortir vainqueur de ce genre de combat. D'après la rumeur, il aurait déjà tué deux hommes.

Lanthia poussa un cri d'horreur.

— Je... je suis heureuse d'avoir pu vous aider à lui échapper. Mais... supposez qu'il raconte à quelqu'un que nous sommes fiancés...

— C'est un gentleman, je pense qu'il gardera le silence, la rassura le marquis d'un ton peu convaincu. Je suis navré de vous avoir compromise dans cette histoire, mademoiselle, mais c'était le seul moyen d'éviter un duel.

Lanthia approuva d'un signe de tête. Puis elle posa sur une petite table le paquet et la lettre quelle tenait à la main.

— J'ai eu de la chance de pouvoir lire ce qui était inscrit sur l'enveloppe, continua le marquis. J'imagine que vous êtes vraiment Mlle Lanthia Grenville.

Lanthia lui adressa un sourire.

— Oui, c'est bien mon nom. C'est un heureux hasard que cette lettre de ma mère soit arrivée aujourd'hui. Sans elle, vous n'auriez pas su me présenter.

— C'est vrai qu'elle tombait à point nommé. Si j'avais inventé un nom et que le comte s'en soit aperçu, ses suspicions à mon égard s'en trouvaient tout à coup fondées.

— Mais... vous aviez réellement rendu visite à sa femme ?

Le marquis eut l'air un peu gêné.

— C'est-à-dire que... la comtesse, qui est une femme charmante, m'a invité à prendre le thé avec elle. Je n'ai pas réalisé à quel point il était imprudent de

m'y rendre. Il est bien connu que le comte est maladivement jaloux, et j'aurais dû refuser cette invitation.

— Mais... vous ne risquez plus rien maintenant. ..

Il y eut un petit moment de silence avant que le marquis ne réponde.

— Lorsque j'étais petit, ma nurse me disait souvent qu'un mensonge entraînait invariablement un autre, et... j'ai bien peur d'être encore dans une position délicate. A moins que je puisse de nouveau compter sur votre aide...

Lantha ouvrit de grands yeux interrogateurs, et à cet instant, le marquis fut frappé par sa beauté. Elle ne ressemblait certes pas à la comtesse, mais dans un genre différent, elle était tout aussi belle.

— Que voulez-vous que je fasse? lui demanda-t-elle.

Il traversa la pièce et marcha jusqu'à la fenêtre. Il resta un long moment à contempler la rue.

Il n'avait toujours pas répondu à la question de Lantha qui ne l'avait pas quitté du regard. Elle avait retiré ses gants et son chapeau, et ses cheveux, soudain éclairés par les rayons du soleil, se mirent à scintiller comme de l'or.

« Elle est ravissante ! se dit alors le marquis. C'est sans doute la plus jolie jeune fille que j'aie vue depuis longtemps. »

Se ressaisissant, il revint vers elle :

— Ce que vous pourriez faire pour m'aider, si bien sûr vous l'acceptez, c'est de m'accompagner à une réception à laquelle je suis convié, ce soir.

— Une réception ?

— C'est plus exactement un dîner, donné par le duc et la duchesse de Sutherland. Le comte et la comtesse de Vallecass seront parmi les invités.

— Vous voulez dire que le comte pourrait trouver étrange de vous y voir seul ?

— Étrange? Le mot est faible. En réalité, ce serait plus grave que cela : il serait alors convaincu que je lui ai menti et me provoquerait aussitôt en duel.

— Et vous croyez que ma seule présence serait suffisante pour éviter ce duel ?

— Il est indéniable qu'elle éloignerait ses suspicions. Au moins provisoirement.

Tout en disant ces mots, le marquis espérait que la comtesse aurait la présence d'esprit de nier leur entrevue. Cela était probable, car elle n'en était certes pas à sa première liaison, et donc pas à son premier mensonge.

Il s'approcha un peu plus près de Lantha et lui murmura :

— Vous êtes la seule à pouvoir me sauver, mademoiselle Grenville, et au-delà de ma simple personne, songez qu'il n'est jamais bon, pour la réputation de l'Empire britannique, qu'un visiteur étranger entre en conflit avec l'un des sujets de Sa Majesté. A fortiori quand le visiteur en question est un personnage important dans son pays. Or, le comte de Vallecass fait partie de la plus vieille noblesse espagnole.

— Il a une mine patibulaire, fit remarquer Lantha. Il paraît méchant et terriblement violent.

— Comme le sont tous les hommes jaloux, tous les hommes amoureux de leur femme et qui ont peur de la perdre. C'est pourquoi je dois le convaincre que je ne mets en aucune manière son couple en péril. Et la preuve la plus éclatante, ce serait qu'il nous voie ensemble, vous et moi, au dîner de ce soir.

— Mais le duc de Sutherland sera sans doute très surpris de voir à sa table une jeune fille qu'il ne connaît pas et qu'il n'a pas invitée.

— Ne vous inquiétez pas pour cela, fit le marquis d'un ton rassurant. Le duc est un de mes amis. Je lui parlerai de vous en temps utile, et il sera ravi de vous accueillir.

Comprenant que Lantha était encore hésitante, il prit sa main :

— Je vous en supplie, vous êtes mon seul espoir.

Lantha soupira profondément.

— Eh bien c'est d'accord, mais... supposez que durant la soirée je fasse quelque chose de mal, quelque chose qui vous mette dans une situation encore plus embarrassante que celle dans laquelle vous vous trouvez déjà?

— Cela me paraît tout à fait impossible. Et si vous acceptez mon invitation, je vous en serai éternellement reconnaissant.

Il jeta un coup d'œil à la pendule, sur la cheminée.

— Je dois retourner chez moi pour me changer, annonça-t-il. Je viendrai vous chercher juste avant huit heures. Mettez votre plus belle robe. Il faut que vous soyez la plus jolie femme de la soirée. Ainsi, le comte comprendra pourquoi je me suis enfin décidé à convoler.

— Il a prétendu que vous préféreriez rester célibataire, murmura Lantha. Est-ce vrai ?

Le marquis ne jugea pas nécessaire de lui cacher la vérité et répondit avec beaucoup de franchise :

— C'est tout à fait exact. Je déteste l'idée de me marier, et je compte bien rester célibataire jusqu'à la fin de ma vie.

Lantha se mit à rire.

— Je comprends pourquoi le comte n'a pas voulu vous croire quand vous m'avez présentée comme étant votre fiancée.

— Nous étions pourtant tout à fait crédibles, il me semble. Et nous allons l'être plus encore, ce soir. J'espère simplement qu'il gardera le secret sur notre prétendu engagement.

Lantha poussa un petit cri.

— Mais... que ferions-nous s'il divulguait la fausse nouvelle ?

— Il ne le fera pas. Malgré ses défauts, le comte est un homme d'honneur, un aristocrate de haut rang. Il saura tenir sa langue.

— Et... combien de temps va durer ce... mensonge? demanda Lantha. Combien de temps devrons-nous jouer cette comédie ?

— Cela dépendra de la durée de votre séjour au Langham Hôtel. Jusqu'à quand restez-vous ici ?

— Je compte partir dans deux jours. Trois maximum.

— Eh bien ce ne sera pas si long ! conclut le marquis. Je tiens d'ores et

déjà à vous remercier pour votre gentillesse et votre compréhension. Vous avez fait preuve de courage et d'à-propos. Bien d'autres femmes, à votre place, auraient perdu leur sang-froid.

En effet, une autre jeune fille aurait nié farouchement que cet inconnu fût son fiancé. Elle aurait pu également exiger que le comte et le marquis quittent sa chambre sur-le-champ.

Le marquis lui était infiniment reconnaissant de n'avoir rien fait de tout cela, et pour lui exprimer sa gratitude, il porta la main de la jeune fille à ses lèvres.

— Vous avez été parfaite, murmura-t-il. Et je suis sûr que vous continuerez à l'être ce soir. Quant à moi, j'espère ne plus vous causer trop de tracas.

— Cette histoire est incroyable, souffla Lanthia l'air rêveur.

Elle avait le sentiment de sortir d'un roman, ou encore de jouer un personnage de théâtre.

— J'ai vraiment de la chance de vous avoir rencontrée, Lanthia, reprit le marquis. Votre compagnie est charmante. Cependant, je me dois de vous quitter, car le temps presse, et il faut encore que je prévienne le duc de votre venue.

Il attrapa son chapeau et s'avança vers la porte.

— A ce soir. Je viendrai à huit heures moins cinq. Vêtue d'une robe de bal, je vous imagine encore plus jolie que vous ne l'êtes en ce moment, et vous êtes déjà fort ravissante.

Lanthia se sentit rougir et baissa les yeux en souriant.

Avant de quitter l'hôtel, le marquis écrivit un mot à l'intention du duc de Sutherland. Il l'informa de l'arrivée inopinée à Londres d'une lady qui souhaitait l'accompagner lors de la réception donnée le soir même. Il conclut sa lettre en ces termes :

« Je ne peux vous en dire plus pour l'instant, je vous demande simplement d'avoir la gentillesse de bien vouloir la compter parmi vos invités. Je vous informerai plus tard, de la raison de cette requête, et je suis sûr que cela vous amusera.

Votre dévoué,

Rake. »

Le fiacre du marquis était posté devant le porche de l'entrée. Il y grimpa d'un bond et conduisit le plus rapidement possible jusqu'à Stafford House, l'une des propriétés du duc de Sutherland, afin de confier sa lettre au domestique. Sans attendre la réponse de son ami, il reprit sa route vers Park Lane, où il demeurerait. Lorsqu'il y arriva, il était déjà plus de sept heures. Il se précipita dans sa chambre pour se changer. Son domestique lui avait préparé un bain devant la cheminée. Une fois sa toilette terminée, il passa un costume de soirée.

Il repensa alors à ce qui était arrivé. Pourquoi avait-il prétendu qu'il était fiancé à Lanthia Grenville ? N'aurait-il pas pu imaginer autre chose pour se tirer de ce mauvais pas ? Il aurait tout simplement pu dire qu'elle était sa maîtresse. Lanthia était une jeune fille qu'il ne connaissait pas cinq minutes auparavant. Que lui était-il passé par la tête ? Il l'avait à peine regardée avant que le comte entre dans la chambre. C'était seulement après qu'il avait pu l'observer. Ce qui l'avait immédiatement frappé, c'était sa jeunesse. Malgré cela, une certaine noblesse émanait d'elle. Il ne faisait aucun doute qu'elle était une lady.

« J'avais dû sentir instinctivement quel genre de jeune fille elle était, songea-t-il. J'avais dû comprendre qu'elle serait sans doute choquée, horrifiée si j'avais évoqué le fait que nous puissions être amants. »

Elle paraissait si pure que le comte n'avait pu réellement mettre en doute les affirmations du marquis.

Lanthia ressemblait si peu aux jolies dames qu'il avait l'habitude de fréquenter. Elle était plus innocente et plus troublante.

Le fait de les voir ensemble, ce soir, suffirait certainement à convaincre le comte de Vallecass de son erreur. Il renoncerait alors définitivement à vouloir le provoquer en duel.

A sept heures et demie, le marquis descendit les escaliers. Son maître d'hôtel et son valet de pied l'attendaient dans le hall. Le premier lui tendit son chapeau haut de forme tandis que le second lui posait une cape sur les épaules. Enfin, ils lui ouvrirent la porte et l'aidèrent à monter dans son carrosse. Le cocher avait reçu les instructions nécessaires sur sa destination et se mit en route.

Au Langham Hôtel, Lanthia avait l'impression de vivre un rêve. Comment était-il possible que deux gentlemen soient entrés dans sa chambre ? D'abord le marquis de Rakecliffe, le plus bel homme qu'elle ait jamais imaginé, ensuite le comte de Vallecass, qui semblait cruel, méchant, et peut-être même dangereux. L'idée qu'il puisse vouloir régler ses comptes avec le marquis la faisait frissonner d'horreur.

Lanthia n'arrivait toujours pas à croire qu'elle allait assister à un grand dîner.

En fin d'après-midi, elle courut voir Mme Blossom, toujours alitée.

— Comment vous sentez-vous ?

— J'ai encore mal à la tête, répondit cette dernière. Mais je pense qu'après une bonne nuit de sommeil, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Lanthia était sur le point de tout lui raconter, à propos du dîner, mais au dernier moment, elle se ravisa.

— Désirez-vous que je fasse monter un repas ? lui demanda-t-elle.

— Merci mon enfant, mais je n'ai besoin que de dormir.

— Bien. J'espère que rien ne viendra déranger votre sommeil, dit doucement Lanthia.

Elle se pencha pour embrasser la vieille dame et ajouta :

— Je vous remercie d'avoir été si patiente et si gentille avec moi, aujourd'hui. Vos conseils pour choisir mes robes m'ont été précieux.

— Je suis sûre que vous les porterez merveilleusement bien, et qu'ainsi vêtue, vous serez ravissante.

Lantha vit que le sommeil commençait à gagner Mme Blossom. Sans faire de bruit, elle quitta la pièce et referma doucement la porte derrière elle.

Elle se précipita alors dans sa chambre. Elle n'avait pas une minute à perdre. Par bonheur, elle avait emporté la jolie tenue que sa mère lui avait achetée l'année précédente, avant la mort de son grand-père. Elle ne l'avait misé qu'une seule fois. Vêtue de cette robe de soie sauvage blanche, Lantha semblait être un ange flottant sur les nuages. Sa mère avait insisté pour qu'elle la mette dans ses malles afin de pouvoir comparer ce vêtement, qui lui allait à merveille, avec ceux qu'elle achèterait.

Le marquis serait sans doute agréablement surpris de la voir aussi somptueusement vêtue. Elle-même était très émue de s'habiller ainsi. Les robes qu'elle avait l'habitude de porter, quand elle dînait seule avec ses parents, étaient beaucoup plus simples.

Elle arrangea ses cheveux comme le faisait sa mère lorsqu'elle se rendait à une réception. Ensuite, elle regarda son image dans le miroir, essayant d'y déceler quelque imperfection. Elle n'en trouva aucune. Elle était assez élégante pour se rendre à ce dîner. Cependant, elle ne put s'empêcher de douter: ne faisait-elle pas une bêtise en se présentant à une réception sans chaperon et de plus, au bras d'un inconnu ?

Sa mère aurait sans doute désapprouvé cette entorse à la bienséance.

Elle voulut d'abord y renoncer, puis elle réfléchit.

Après tout, elle ne sortirait pas de l'hôtel! Elle se contenterait juste de descendre deux étages pour se rendre au rez-de-chaussée, personne ne pourrait penser à mal !

Elle se demanda quelle raison le marquis avait pu donner au duc pour que celui-ci consente à l'inviter. Tout ce qui arrivait lui paraissait si étrange! Était-ce vraiment réel? Difficile à croire. Cela ressemblait tellement aux histoires qu'elle imaginait lorsqu'elle chevauchait à travers les bois !

A huit heures moins le quart, le marquis frappa à la porte du petit salon et Lantha ouvrit. Elle s'attendait à le voir élégamment vêtu, et elle ne fut nullement déçue. En tenue de soirée, il était tout simplement irrésistible. De son côté, le marquis constata que Lantha était exactement comme il l'avait espéré. Elle était parfaite pour le rôle qu'il comptait lui faire jouer. Aucune autre ne lui aurait paru si jolie.

Avant qu'il ne puisse dire un mot, Lantha murmura :

— J'espère être à la hauteur de ma tâche, ainsi le comte de Vallecás ne suspectera pas que tout cela n'est en réalité qu'une simple mise en scène.

— Je suis sûr que vous jouerez votre rôle avec brio ! répondit le marquis. Vous recevrez tant de compliments, ce soir, qu'il est heureux que nous ne

soyons pas réellement fiancés, car je me sentirais offensé de tous les égards que vous porteront les autres hommes.

Lantha rougit et sourit timidement.

— Vous exagérez! murmura-t-elle. Mais... dites-moi quelques mots à propos de notre hôte. Je suis conviée à sa table, et je ne sais rien de lui.

— Comment? Vous n'avez jamais entendu parler du duc de Sutherland? C'est pourtant un homme fort célèbre !

Il fit une petite pause puis ajouta :

— Il est marié à une femme avec laquelle il ne s'entend plus très bien. En fait, la duchesse et lui vivent chacun de leur côté. S'ils partagent encore le même toit, ils n'ont plus les mêmes centres d'intérêt.

Lantha ouvrit de grands yeux étonnés.

— La duchesse est très pieuse, continua le marquis. Elle se rend régulièrement à l'église écossaise de Londres accompagnée de son propre cornemuseur en grand habit d'apparat. Lorsqu'elle est chez elle, à Stafford House, elle lit des romans, allongée sur un sofa recouvert d'un plaid de satin rouge. Elle est toujours entourée d'oiseaux des îles et de perroquets perchés un peu partout, sur les meubles, les lustres, et même sur la tête de son vieux chien de compagnie.

Cette description fit sourire Lantha.

— Et le duc ? demanda-t-elle.

— Vous le découvrirez vous-même, répondit le marquis d'un air amusé. Je pense d'ailleurs qu'il nous attend...

Ils sortirent du salon et empruntèrent le long couloir. En passant devant la chambre du comte et de la comtesse de Vallecás, le marquis tint son souffle, redoutant qu'ils ne sortent juste à ce moment-là. Il n'aurait pas aimé être contraint de prendre l'ascenseur avec eux. Lantha et lui n'ayant pas eu le temps de se mettre en condition, ils auraient pu faire des erreurs et être immédiatement découverts.

Au rez-de-chaussée, le hall était déjà encombré d'invités.

Le marquis, qui avait été convié à de nombreux dîners au Langham Hôtel, connaissait parfaitement les lieux. Il savait que celui donné par le duc et la duchesse serait servi dans la grande salle à manger. Pour y arriver, il fallait traverser une petite cour intérieure, au centre du bâtiment, où se trouvait une jolie fontaine. Lantha souhaite s'y arrêter quelques instants pour l'admirer. Elle n'en avait jamais vu de semblable et la trouva magnifique.

Ils grimpèrent enfin les quelques marches qui menaient à la salle où le dîner aurait lieu. Le duc et la duchesse attendaient leurs invités. Le marquis fit un baisemain à la duchesse, puis le duc lui tendit la main :

— Je suis ravi de vous voir, Rake, et bien sûr, de rencontrer la charmante jeune fille qui vous accompagne.

Puis, se tournant vers Lantha, il ajouta :

— Je suis enchanté de vous recevoir, mademoiselle Grenville, je vous souhaite de passer une très agréable soirée.

— C'est très gentil à vous de m'avoir conviée, répondit Lantha.

Le duc se tourna à nouveau vers le marquis.

— J'espère que vous me ferez l'honneur de venir à Durobin, cet automne, lui dit-il avec un regard complice.

— Je n'y manquerai pas !

Ils avancèrent enfin, pressés par les gens qui arrivaient derrière eux.

Le marquis constata en consultant le plan qu'on avait dressé des tables de dix personnes, à l'exception de celle située au centre de la pièce, qui en comptait vingt. Comme il s'y attendait, c'était là qu'ils avaient été placés.

Il constata avec soulagement que le comte et la comtesse de Vallecas étaient placés à une autre table.

Des domestiques passaient entre les convives en leur offrant des coupes de champagne. Lantha en prit une et y trempa délicatement les lèvres. Elle avait déjà eu l'occasion d'en boire, chez ses parents, lors de certaines réceptions, et elle savait qu'il ne fallait en aucun cas en abuser. L'ivresse en effet risquait de lui faire commettre des erreurs, de lui faire dire des choses qu'il valait mieux taire.

Le marquis semblait connaître un tas de personnes. On l'interpellait, lui demandait de ses nouvelles. De jolies femmes le regardaient de façon pour le moins équivoque, exprimant avec les yeux ce qu'elles ne pouvaient dire à haute voix.

Alors que les derniers convives arrivaient, Lantha eut la surprise de voir entrer le prince de Galles, accompagné d'une jeune femme.

— Vous ne m'aviez pas dit que Son Altesse Royale serait là, fit-elle en s'adressant au marquis.

— Je ne le savais pas moi-même, répondit-il. Si vous ne l'avez jamais rencontré, vous allez pouvoir constater à quel point il est charmant.

Les dames qui se trouvaient près de la porte firent une petite révérence et les hommes s'inclinèrent sur le passage du couple.

Lantha et le marquis étaient de l'autre côté de la pièce. En se penchant vers son cavalier, la jeune fille demanda :

— Qui est la femme qui accompagne le prince ? Elle ne ressemble pas à la princesse Alexandra.

— C'est Mme Langtry. Vous avez sans doute entendu parler de la fameuse Lillie de Jersey, qui a tant défrayé la chronique.

— Il me semble, oui. N'est-ce pas celle dont on dit qu'elle est venue à Londres avec un seul vêtement élimé ?

Le marquis sourit.

— On a beaucoup jaser à propos de cette anecdote. Mais maintenant elle a une multitude de robes toutes plus somptueuses les unes que les autres.

— Elle est vraiment très belle, souffla Lantha d'un air pensif.

Le marquis était un peu gêné. Il ne voyait pas de quelle manière il pouvait cacher le fait que Lillie Langtry était la maîtresse du prince de Galles. Il pensait à juste titre que cela risquait de choquer Lantha, si jeune et si pure.

Comment pouvait-il lui expliquer le changement de mœurs de la société depuis que Lillie Langtry y avait fait son apparition ?

Le prince de Galles et Lillie avaient été placés à la même table que Lanthia et le marquis. Lanthia n'en croyait pas ses yeux. Le marquis était assis à sa gauche. A sa droite, il y avait un duc d'un certain âge, qui semblait ne s'intéresser qu'aux chevaux. Il la gratifia de quelques compliments, et la jeune fille engagea la conversation sur les courses d'Ascot où le vieux duc faisait d'ailleurs courir ses étalons.

A côté du marquis se tenait une séduisante lady; visiblement une vieille connaissance. Elle se renseigna immédiatement sur Lanthia.

Le marquis expliqua qu'elle était la fille d'un de ses amis vivant à la campagne, et que celui-ci lui avait demandé de la présenter à la haute société de Londres.

— Elle est ravissante, remarqua la femme en riant. Je ne savais pas que vous les preniez au berceau maintenant, mon cher Rake. Ce n'est pourtant pas dans vos habitudes !

— Vous vous méprenez, se défendit le marquis. Sachez que je n'ai de vue ni sur elle, ni sur aucune femme, pour le moment.

— Alors vous m'inquiétez. A moins que vous ne vouliez simplement me dire qu'avec l'âge, vous commencez à être frappé de cécité ? Car cette salle regorge de beautés !

Le marquis sourit.

— Rassurez-vous, je peux encore vous contempler et, comme vous le savez, j'ai toujours eu beaucoup de plaisir à vous regarder...

Elle cligna des paupières, grisée par ce compliment, et le marquis comprit qu'il devait faire attention de ne pas rallumer le feu d'une passion éteinte. Sans ajouter un mot, il se tourna vers Lanthia.

— C'est une soirée merveilleuse ! s'exclama-t-elle. J'ai l'impression de rêver !

— Alors ne vous réveillez pas, répondit-il. Ce serait dommage de manquer la suite.

Il était charmant de la voir s'extasier de tout ce qui l'entourait.

Sa présence ne semblait pas paraître incongrue aux autres invités. Qui aurait pu se douter qu'il l'avait pressée de venir au dernier moment, tout simplement pour le tirer d'une situation délicate ?

Quant à lui, pouvait-il se douter de ce qui allait se passer par la suite ?

Chapitre 4

Le dîner traînait un peu en longueur. En regardant les invités, le marquis constata que la plupart d'entre eux étaient plus âgés que lui, et bien entendu, beaucoup plus vieux que Lantha.

Pendant qu'ils mangeaient, un orchestre jouait doucement dans la cour intérieure, ce qui contribuait à donner à la réception une ambiance romantique.

Après le repas, certains convives se déplacèrent de table en table afin de discuter avec leurs amis. D'autres s'approchèrent de la cour afin d'écouter l'orchestre. Mais la plupart restèrent dans la salle à manger, autour du prince de Galles et de Lillie Langtry.

Le marquis jugea qu'il était plus sage d'éviter le prince, qui le connaissait bien, et qui risquait de lui poser des questions embarrassantes au sujet de Lantha. Il était en effet inutile de compliquer les choses.

S'étant prudemment éloigné de la table où il avait dîné, le marquis discutait avec l'un de ses amis lorsque le valet du prince vint vers lui.

— Son Altesse Royale désire vous parler, milord. Elle aimerait que vous lui présentiez la jeune personne qui vous accompagne.

Le marquis se raidit. Qui avait pu dire au prince que Lantha était venue avec lui? Sans doute quelqu'un qui voulait délibérément le mettre dans une situation délicate.

Ne pouvant pas se défilier, il s'inclina vers Lantha et lui chuchota à l'oreille :

— Venez avec moi.

Elle obéit immédiatement et le suivit alors qu'il traversait la pièce en direction du prince de Galles. Au moment où il s'approchait, le prince se détourna des amis avec qui il discutait pour demander :

— Vous me négligez, Rake ?

— Non, bien sûr que non, sire, répondit le marquis. Mais je vous ai vu si occupé que je n'ai pas voulu vous déranger.

— J'aime beaucoup votre compagnie, Rake, souligna le prince, tout en dirigeant son regard vers Lantha.

Celle-ci attendit que le marquis s'incline pour faire une petite révérence.

Le marquis prit sa main et, s'approchant d'un pas, il dit :

— Puis-je vous présenter Mlle Lantha Grenville, sire ?

Elle fit une nouvelle révérence :

— Enchanté, mademoiselle !

Puis se tournant vers le marquis, il ajouta :

— J'ai entendu dire que vous me cachiez un heureux événement, Rake. S'agit-il d'un secret?

— C'en est un, en effet ! répondit le marquis.

— Même pour moi ? demanda le prince avec fermeté et sur un ton de reproche. Je suis l'un de vos plus vieux amis, Rake, et il me semble que vous devriez me donner la primeur de vos confidences. Surtout lorsqu'elles sont de cette importance!

Le marquis savait que le prince, qui souffrait d'être évincé du pouvoir par sa mère, avait toujours le sentiment d'être trahi lorsqu'il était , tenu à l'écart des secrets de ses proches.

Le marquis baissa la voix.

— Ce dont il est question, sire, est arrivé seulement aujourd'hui, et... cela devait rester confidentiel... car en fait...

— Eh bien, sachez que si ce que l'on m'a dit est vrai, j'en suis ravi! déclara le prince. C'est ce que nous espérions tous et je crois que vous avez pris là une sage décision.

Avant que le marquis puisse démentir cette fausse nouvelle, le prince reprit :

— Pourrais-je voir de plus près celle qui a réussi là où tant d'autres ont échoué ?

Il tendit une nouvelle fois la main vers Lantha. Celle-ci fit une nouvelle révérence.

— Elle est ravissante ! Tout à fait ravissante ! Je vous félicite, Rake. Vous avez toujours eu un goût infailible. En outre, je suis heureux que vous rentriez enfin dans le rang !

Le marquis sourit. Il espéra toutefois que personne ne pût entendre cette conversation.

Le prince se tourna de nouveau vers Lantha :

— Est-il indiscret de vous demander, mademoiselle, où mon ami le marquis vous a-t-il rencontrée, et pour quelle raison je ne vous avais encore jamais vue?

— C'est tout simplement parce que j'habite à la campagne, Votre Altesse, répondit Lantha.

La plupart des jeunes filles de son âge auraient été paralysées de converser avec un personnage si important, mais pas Lantha. Elle avait parlé sans timidité apparente, avec une grâce et une décontraction toutes naturelles.

— A la campagne! Et où se trouve exactement votre maison ? demanda le prince.

— Dans le comté de Huntingdon, sire.

— C'est une région magnifique! C'est d'ailleurs ce que je disais au lord Lieutenant il y a quelque temps. Je pense que vous devez le connaître...

— Oui, bien sûr. C'est un grand ami de mes parents. Nous sommes justement invités au bal qu'il donnera bientôt en l'honneur de Sa Majesté l'impératrice d'Autriche.

— Ce sera certainement une réception magnifique, commenta le prince. Et comme je serai sans doute invité à cette occasion, j'aurai le plaisir de vous y revoir.

Lantha lui sourit.

— Ce sera pour moi un grand honneur de rencontrer à nouveau Votre Majesté.

Le prince se tourna alors vers le marquis :

— Je suis sûr que la princesse serait ravie de rencontrer votre fiancée, Rake. Malheureusement, je pense qu'il est bien tard ce soir. Le mieux serait que nous déjeunions ensemble demain et que vous nous ameniez cette charmante demoiselle. Vous aurez ainsi tout le temps de m'en dire un peu plus sur ce secret dont seul le comte de Vallecás semble avoir eu la primeur.

Le marquis n'avait pas grand-chose à ajouter sur ce qui n'était en fait qu'un mensonge, une invention pure et simple, imaginée uniquement pour échapper à un duel.

Lantha et lui saluèrent le prince en le remerciant de son invitation et laissèrent la place aux autres convives qui attendaient avec impatience de pouvoir parler à leur futur souverain.

Alors que beaucoup de gens étaient déjà partis, et tandis que d'autres disaient au revoir à leurs hôtes, le marquis murmura :

— Je pense que nous ferions mieux de nous éclipser discrètement. Il commence à se faire tard.

Il redoutait que le comte de Vallecás ne révèle leur engagement à de nouvelles personnes, ce qui le mettrait dans une situation délicate. Il était évident qu'il n'allait pas réellement épouser Lantha simplement parce qu'il avait eu un démêlé avec un Espagnol trop bavard.

Lantha regardait autour d'elle avec un air de regret, mais elle n'insista pas. Le marquis apprécia cette attitude. Une autre femme l'aurait sans doute supplié de rester plus longtemps. Mais Lantha n'était pas comme les autres. Comment imaginer en effet qu'une demoiselle si jeune, et qui ne connaissait rien de la haute société de Londres, se comporte si calmement, si naturellement, en se trouvant en face du prince de Galles ?

Le marquis, qui jusqu'ici ne s'était posé aucune question sur cette jeune fille, se demanda qui étaient son père et sa mère.

Le duc et la duchesse saluaient quelques-uns de leurs invités quand le marquis et Lantha s'approchèrent.

— Je vous remercie mille fois de cette charmante soirée, cher ami, et de m'avoir permis d'y venir avec Mlle Lantha Grenville, dit le marquis en s'adressant au duc.

— Ce fut un plaisir de recevoir une si jolie lady ! répliqua celui-ci.

Lantha fit une petite révérence, troublée par ce compliment, puis elle sortit au bras du marquis.

Ils traversèrent la petite cour, et comme ils étaient moins pressés qu'à leur arrivée, Lantha put s'arrêter plus longuement pour admirer la fontaine. L'eau, projetée vers le ciel, reflétait les couleurs et les lumières. En regardant Lantha, le marquis put une nouvelle fois apprécier sa beauté. Aucun artiste, s'il l'avait peinte, n'aurait pu exprimer sur une toile toute la grâce qui émanait d'elle.

Soudain, jetant un coup d'œil derrière lui, il vit le comte et la comtesse de Vallecas saluer leurs hôtes.

Il prit brusquement Lantha par le bras, l'entraîna dans le hall de l'hôtel et s'engouffra avec elle dans l'ascenseur qui les conduisit au deuxième étage. Le marquis poussa alors précipitamment la jeune fille en direction de sa chambre, l'incitant à sortir ses clefs de son ravissant petit sac. Il les lui arracha alors presque des mains pour ouvrir la porte. Elle entra et il la suivit immédiatement.

Elle le considéra avec une certaine surprise. Pour quelle raison avait-il agi ainsi ?

— J'ai vu les Espagnols sortir juste derrière nous ! expliqua-t-il. Je préférerais éviter une confrontation. J'espère que vous me permettrez de rester ici jusqu'à ce qu'ils se soient enfermés dans leur chambre.

— Oui, bien sûr ! répondit Lantha. J'ai observé le comte après le dîner : il vous regardait encore d'un air vengeur.

— J'ai l'impression qu'il cherche à me mettre des bâtons dans les roues ! confirma le marquis. C'est pourquoi il a dévoilé notre secret au prince de Galles.

— Cela n'est pas très digne de sa part. Mais ça ne m'étonne pas de lui. Il ne m'inspire vraiment pas confiance.

— A moi non plus, continua le marquis, c'est bien pourquoi je souhaite attendre un peu avant de partir d'ici.

Il s'assit dans l'un des fauteuils et Lantha s'exclama :

— J'ai peur de n'avoir rien à vous offrir ! Voulez-vous que je fasse monter un verre de liqueur ? C'est toujours ce que mon père propose à ses invités, le soir, après dîner.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je n'ai besoin de rien. Mais puisque vous me parlez de votre père, je pensais justement tout à l'heure, que vous ne m'aviez rien dit de vos parents. En fait, je ne connais rien de vous, et avant que vous ne parliez au prince, je ne savais même pas que vous habitiez le comté de Huntingdon.

— C'est en effet là-bas que je vis. Et si je suis à Londres, aujourd'hui, c'est que je dois acheter une nouvelle robe pour me rendre au bal donné par le lord Lieutenant en l'honneur de l'impératrice d'Autriche.

— Je peux vous assurer que vous serez la plus jolie personne de cette réception, lui confia le marquis.

Lantha rit en baissant les yeux.

— Je ne pense pas que vous ayez raison, mais je vous remercie du compliment.

Puis d'une voix un peu angoissée, elle demanda :

— Que... qu'allons-nous faire pour demain? Je... j'imagine que vous ne désirez pas m'emmener à Marlborough House.

— C'est pourtant ce que nous devons faire ! répondit le marquis.

— Et que dirons-nous au prince de Galles à propos de notre engagement ?

— Nous avons le choix entre lui avouer la vérité ou lui laisser croire que nous sommes réellement fiancés... afin de gagner du temps.

— Et quelle est la meilleure solution ?

— A vrai dire, je n'en sais rien. Nous ne serons pas les seuls invités à Marlborough House, et j'ai peur que le prince, qui est quelquefois très bavard, divulgue notre secret. Et bientôt nos fiançailles seront aussi officielles que si nous les avions annoncées dans le journal.

Il parlait avec aigreur. Une froide colère était perceptible dans sa voix. C'est alors qu'il réalisa que Lanthia semblait complètement bouleversée.

— Tout cela est sûrement ma faute, s'excusa-t-elle. Je suis désolée. Peut-être vaudrait-il mieux que je retourne à la campagne, et qu'ainsi plus personne n'entende parler de moi ?

— Au contraire, répondit le marquis, cela ne ferait que renforcer les soupçons du comte à mon égard. Nous nous sommes bel et bien enfermés dans un piège !

— Que pouvons-nous faire ? questionna Lanthia. Je me demande ce que penseront mes parents quand ils sauront que j'ai pris part à cette intrigue...

— Ne soyez pas inquiète, murmura le marquis. Vous avez été assez compréhensive et intelligente pour me sauver une fois. Il n'y a pas de raison que nous ne nous tirions pas de ce mauvais pas.

— Vous avez une idée en tête? s'enquit la jeune fille d'un air plein d'espoir.

Comme le marquis ne répondait pas, Lanthia se mit à penser à haute voix :

— Si seulement M. Richard Burton se trouvait encore ici, je suis sûre qu'il pourrait nous aider. Il s'est sorti lui-même de tant de situations embarrassantes...

Le marquis la regarda avec surprise.

— Vous connaissez Richard Burton ?

— Oh, malheureusement non! Enfin... pas personnellement. Mais je sais qu'il a séjourné dans cet hôtel il y a à peine quelques mois. J'aurais tant aimé le voir !

— C'est en effet un homme délicieux et d'une intelligence rare. Je l'ai rencontré une ou deux fois, et il m'a tout bonnement ébloui.

— Vous l'avez rencontré ! s'exclama Lanthia. Quelle chance ! C'est un de mes auteurs préférés. J'ai lu chacun de ses livres plusieurs fois. Il a vécu tant d'aventures extraordinaires ! Je suis sûre qu'il saurait quoi faire à notre place.

— Il est vrai que Burton est un maître en la matière. Ses nombreux

voyages lui ont donné une expérience inégalée. Comme moi, il aime tellement parcourir le monde !

Lantha lui lança un regard interrogateur.

— Que dites-vous? lui demanda-t-elle. Êtes-vous aussi un explorateur?

— Eh bien... disons que j'ai la passion de découvrir de lointaines contrées. Et si je n'ai pas encore, comme Burton, été jusqu'à La Mecque, j'ai eu l'occasion de rencontrer bon nombre de peuples et d'apprécier leurs coutumes.

Lantha se laissa tomber dans un fauteuil.

— Comme cela doit être passionnant! Autrefois, mes parents aussi faisaient de fabuleux voyages, et une ou deux fois, quand j'étais toute petite, ils m'ont emmenée avec eux. Malheureusement, je ne peux pas m'en souvenir. Lorsque j'aurai terminé mes études, j'espère qu'ils repartiront à l'étranger et que je pourrai les accompagner.

Elle eut un petit soupir avant d'ajouter :

— Mais j'ai bien peur qu'ils soient trop âgés maintenant. Je devrai donc probablement me contenter de parcourir le globe en songe. Moi qui rêverais d'escalader les montagnes, et de traverser les déserts à dos de chameau...

— Vous êtes incroyable! remarqua le marquis. C'est la première fois que je croise une jeune fille de votre âge qui ait de telles aspirations. Souhaitez-vous vraiment escalader les montagnes et traverser les déserts ?

— Oh, oui! J'adorerais voir le Sphinx, et plus que tout, je désire visiter la Grèce et méditer devant les falaises lumineuses de Delphes, avoua Lantha d'une voix passionnée.

Le marquis fut ému par cette jeune fille qui semblait si sincère et si enthousiaste. Il n'avait pas imaginé qu'une femme puisse être à ce point exaltée à l'idée de voyager. Lors de ses périples, il avait toujours été seul, et secrètement il espérait une présence féminine: une personne qui puisse l'accompagner, partager ses passions. Or, toutes les femmes qu'il avait connues jusqu'ici avaient exprimé des réticences à le suivre autour du monde.

— Vous me parliez de vos parents, reprit-il soudain, et vous ne m'avez toujours pas dit leur nom. J'ai peut-être entendu parler d'eux s'ils ont exploré des pays lointains.

— Oh oui! Vous avez dû lire des livres de papa. Ils sont simplement signés Philip Grenville, car trois d'entre eux furent publiés avant qu'il ne devienne baron.

Le marquis ouvrit de grands yeux.

— Bien sûr que je connais ses livres ! Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi je n'ai pas fait le rapprochement entre son nom et le vôtre. J'ai plusieurs de ses ouvrages dans ma bibliothèque.

— Si vous les avez lus, il vous est facile de comprendre pourquoi j'ai toujours espéré partir pour l'une de ces merveilleuses expéditions. J'aimerais tant découvrir avec lui la vallée du Nil, le Tibet, ce beau pays qu'il admire tant et qu'il n'a pas encore eu la chance de visiter.

— C'est un endroit magnifique, murmura le marquis.

Lantha poussa un cri.

— Vous y êtes déjà allé ? C'est fantastique ! J'ai des dizaines de livres sur le Tibet, mais jusqu'ici, je ne connaissais personne qui l'ait visité. Oh, je vous en supplie, faites-moi part de vos impressions.

Le marquis sourit.

— Je pourrais sûrement vous en parler pendant fort longtemps, mais je crois qu'il se fait tard maintenant. Le comte et la comtesse de Vallecas doivent être dans leur chambre, et il serait sage que je songe à vous quitter.

Il se leva avant d'ajouter :

— J'imagine que vous n'êtes pas venue seule ici.

— Non, bien sûr que non. Je suis avec l'une des amies de ma mère, Mme Blossom.

— Et... où est-elle ? demanda le marquis.

— Dans sa chambre. Elle souffre d'une mauvaise migraine et, comme elle voulait dormir et ne pas être dérangée, je ne lui ai pas dit que je descendais dîner avec vous.

— Vous avez bien fait ! dit le marquis. Cependant, nous allons devoir trouver une excuse, demain, pour expliquer le déjeuner chez le prince.

— Dois-je vraiment vous accompagner ? Ne serait-il pas plus prudent de dire que je suis grippée ?

— Vous sembliez en parfaite santé quand le prince vous a vue, ce soir. Il pourrait lui paraître étrange que vous soyez tombée malade si rapidement.

Il fit une pause avant d'ajouter :

— Il n'est jamais bon de tourner le dos aux difficultés. Il faut toujours savoir faire face, bravement.

— Comme lorsque vous devez affronter une tempête de sable en plein désert, ou une avalanche dans la montagne...

Le marquis se mit à rire.

— Exactement ! Nous sommes comme deux compagnons de voyage, expliqua-t-il, et demain, nous serons aussi rusés que le serait Richard Burton s'il était à notre place !

— Alors je suis sûre que nous parviendrons à nous sortir de ce piège ! s'exclama Lantha. Si Richard Burton est notre modèle, nous pourrons surmonter tous les obstacles.

— Ayons confiance, conclut le marquis, et tout se passera bien.

Il se tourna vers elle et constata à quel point elle était jolie dans sa robe blanche. Elle était si jeune, si rayonnante... Il valait mieux qu'il parte le plus tôt possible !

Il lui tendit la main.

— Bonne nuit, Lantha, et merci infiniment pour tout ce que vous avez fait pour moi !

Elle mit la main dans la sienne et le marquis la porta à ses lèvres. Il songea que si elle n'avait pas été si jeune, il l'aurait très probablement embrassée. C'était d'ailleurs ce qu'aurait attendu de lui n'importe quelle autre femme.

Mais Lantha était différente. Instinctivement, elle s'approcha un peu plus près de lui.

— A quelle heure passerez-vous me prendre demain? demanda-t-elle.

— A midi et demi. Saurez-vous expliquer à votre chaperon ce qui est arrivé ?

— Je l'espère, dit-elle sur un ton plus bas.

Le marquis s'approcha de la porte et elle poussa un petit cri.

— Attendez!

— Qu'y a-t-il ?

— Avant de sortir, je pense qu'il serait plus sage de vous assurer que l'horrible Espagnol ne vous attend pas dans le couloir. Imaginez qu'il ait un poignard?

Le marquis sourit.

— Cela me paraît peu probable. Ceci dit, il serait en effet plus prudent de vérifier que la voie est libre. Si vous voulez bien jeter un coup d'œil à l'extérieur...

Lantha se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Les lampes à gaz étaient encore allumées et elle put constater que le corridor était désert. Elle se retourna.

— Personne en vue! chuchota-t-elle. Dépêchez-vous !

— Très bien, alors je vous quitte! Bonne nuit et encore merci, Lantha! lança-t-il en se dirigeant vers l'ascenseur d'un pas rapide.

Lantha le regarda un moment, puis elle revint dans le petit salon attendant à sa chambre. Elle était encore toute bouleversée d'avoir appris que le marquis était un explorateur. Il était si beau et si élégamment vêtu, qu'elle avait d'abord cru qu'il était un «jeune-dandy» comme disait son père quand il parlait de ces gentlemen qui ne quittaient jamais Londres.

Parfois les apparences pouvaient être trompeuses ! Le marquis avait parcouru le monde, et était même allé jusqu'au Tibet. Elle n'en revenait pas! C'était le pays que Philip Grenville rêvait de visiter. Il n'avait, pour sa part, jamais été plus loin que le Népal.

« Il faudra que je parle du marquis à papa, se dit-elle en se déshabillant. »

Que penseraient ses parents s'ils apprenaient qu'elle l'avait accompagné à un dîner en prétendant être sa fiancée ? Et dire qu'elle devait encore se rendre à un déjeuner à Marlborough House avec lui le lendemain !

Tout cela lui semblait féérique. Évidemment, elle cautionnait un mensonge, mais puisque c'était pour la bonne cause, elle n'avait pas le sentiment de mal agir.

Cependant, tout cela avait pris des proportions qu'elle n'avait pas prévues. Avant le dîner, il ne lui avait pas paru nécessaire de prévenir Mme Blossom. Après tout, personne n'avait | besoin de savoir qu'elle se rendait à la réception du duc de Sutherland, accompagnée d'un homme qu'elle ne connaissait pas.

Mais maintenant que le comte de Vallecás avait annoncé leur engagement au prince de Galles, les choses prenaient un tour bien différent.

Comment pourrait-elle expliquer l'invitation du lendemain à son

chaperon? Elle n'allait tout de même pas continuer à mentir!

En outre, ses parents sauraient bientôt tout de son prétendu engagement avec le marquis. Au bal du lord Lieutenant, le prince de Galles viendrait sans aucun doute la saluer. Elle ne pourrait alors faire autrement que de lui présenter son père et sa mère, et...

Tout cela devenait bien trop compliqué! Comment allait-elle se sortir de cette situation embarrassante ?

«Chaque chose en son temps! dit-elle pour se calmer tout en se glissant dans son lit. Tout d'abord, je dois réfléchir à ce que je dirai à Mme Blossom pour justifier le déjeuner à Marlborough House. Quant à mes parents, j'aviserai plus tard. »

Une fois allongée, elle songea à la soirée. Dire qu'elle avait dîné à la même table que le prince de Galles et la belle Lillie Langtry! Toutes les femmes étaient d'ailleurs très élégantes. La plupart d'entre elles portaient des colliers de diamants, de rubis et d'émeraudes, qui scintillaient sous les lumières des énormes lustres de cristal.

Quant au marquis, elle avait pu noter qu'il était très apprécié. Tout le monde était venu le saluer avec beaucoup d'empressement, lui demandant de ses nouvelles, le questionnant sur ses projets.

Lantha n'avait-elle pas tout simplement rêvé cette soirée? Le marquis d'ailleurs, ne paraissait pas vraiment faire partie de la réalité. Il ressemblait aux héros des romans que sa mère lui avait interdit de lire avant qu'elle eût atteint l'âge de dix-huit ans.

« La vie est vraiment étonnante ! » se dit-elle en fermant les yeux.

Elle s'endormit alors avec, en tête, la musique qu'elle avait entendue quelques heures plus tôt, dans la cour intérieure de l'hôtel.

Elle se réveilla tôt le lendemain matin et s'habilla rapidement. Elle pensait trouver Mme Blossom dans le petit salon car elles étaient convenues de prendre leur petit déjeuner ensemble à huit heures. Mais la vieille dame n'y était pas. Lantha se précipita dans sa chambre pour prendre de ses nouvelles. Elle y entra doucement. La pièce était plongée dans l'obscurité.

— Est-ce vous, Lantha? demanda alors Mme Blossom d'une voix enrouée.

— Oui, répondit la jeune fille. Avez-vous passé une bonne nuit?

— J'ai bien peur d'avoir attrapé la grippe. J'ai commencé à tousser au milieu de la nuit, et malgré les cachets, je me sens fiévreuse. Je crois que je ferais mieux de rester au lit.

— Si vous n'êtes pas bien, c'est en effet plus sage, approuva Lantha. Je vais demander que l'on vous monte un petit déjeuner. Je suis sûre que cela vous fera le plus grand bien. Surtout ne vous levez pas de la journée !

— Mais... et vous, qu'allez-vous faire? s'inquiéta Mme Blossom.

— Oh, ne vous souciez pas de moi! la rassura Lantha. Je saurai bien me débrouiller. Je prendrai un fiacre jusqu'à Bond Street, et je demanderai au cocher d'attendre que j'aie terminé mes achats pour me ramener.

— Vous devriez peut-être demander à une femme de chambre de vous accompagner? suggéra Mme Blossom.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit Lanthia. Maman n'aimerait certes pas me savoir seule dans les rues de Londres, mais puisque je fais juste l'aller-retour en voiture, je ne risque rien.

— Je n'en suis pas si sûre, fit Mme Blossom d'une voix contrariée. Il serait tout de même plus sage que vous restiez dans votre chambre, en attendant que je sois en meilleure forme. Je crois que je serai sur pied dès demain.

— Certes, mais les essayages de ma robe sont prévus aujourd'hui, et je ne peux pas faire annuler ce rendez-vous! Voulez-vous que je fasse venir un médecin pendant mon absence ?

— Non, bien sûr que non, je ne suis pas si malade ! Je suis souvent grippée, et j'ai toujours sur moi de quoi me soigner. Ça ne devrait pas durer plus de vingt-quatre heures.

La vieille dame semblait bien optimiste. En relevant ses couvertures, Lanthia constata qu'elle était toute pâle.

Elle mit un peu d'ordre dans la chambre et commanda le petit déjeuner. Mme Blossom lui promit de manger quelque chose, mais Lanthia comprit qu'elle ne souhaitait rien d'autre que de se rendormir au plus tôt.

D'une certaine manière, cela lui simplifiait la tâche. Étant donné son état, Mme Blossom ne risquait pas de se rendre compte de son départ pour Marlborough House.

Aussitôt après avoir pris son petit déjeuner, Lanthia s'habilla et descendit dans le hall de l'hôtel où elle commanda une voiture de louage. Celle-ci la conduisit au magasin où devait avoir lieu l'essayage de sa robe de soirée.

La robe qu'elle avait choisie la veille était pratiquement achevée, et la vendeuse l'informa qu'elle serait totalement prête à peine deux heures plus tard.

Lanthia songea que le marquis l'inviterait ut-être à dîner le soir même. Et excepté la toilette qu'elle avait portée la veille, elle n'avait rien d'élégant à se mettre.

Elle décida alors d'acheter une autre tenue de soirée, en espérant que son père ne lui en voudrait pas trop pour cette dépense supplémentaire.

Elle ne pouvait tout de même pas décevoir le marquis, s'il l'invitait encore ce soir!

Elle se décida pour une robe de satin bordée d'hermine, en rien comparable aux vêtements ordinaires qu'elle portait habituellement.

Par chance, elle avait également commandé la veille une robe plus simple, pour la journée, dont les retouches venaient d'être terminées.

«Au moins, je serai correctement vêtue pour aller à Marlborough House ! » pensa-t-elle.

Cette toilette était ravissante. Elle était d'un bleu très pâle qui soulignait la perfection de son teint et la blondeur de ses cheveux. C'était une robe de jeune fille, mais elle était assez élégante pour être comparée à celles plus

sophistiquées que portaient les femmes mûres.

Ainsi vêtue, et avec l'un des jolis chapeaux qu'elle avait achetés la veille, Lantha serait parfaite pour accompagner le marquis.

En rentrant à l'hôtel, Lantha alla voir Mme Blossom. Elle constata rapidement que la vieille dame était encore endormie. D'une certaine manière, elle fut soulagée de ne pas avoir à répondre à des questions qui auraient pu se révéler embarrassantes.

Voyant qu'elle n'était d'aucune utilité, Lantha retourna dans le petit salon. Elle se prépara et attendit qu'on vienne la prévenir de l'arrivée du marquis. Mais un instant plus tard, la porte laissée malencontreusement entrouverte s'ouvrit sur lui.

— Bonjour, Lantha! fit-il avec un regard admiratif.

Avec sa robe bleue et son ravissant petit chapeau, Lantha semblait sortir d'une gravure de mode. Ou plutôt, songea-t-il, d'un conte de fées.

Déjà, la veille au soir en se couchant, il avait pensé qu'elle était la plus jolie fille qu'il ait jamais vue. Mais au réveil, son jugement avait été plus mesuré. Il s'était demandé s'il ne la trouvait pas exceptionnelle simplement parce qu'elle lui avait rendu service. Peut-être allait-elle le décevoir?

En fait, leur visite à Marlborough House le rendait nerveux. Il était furieux que le comte de Vallecás ait parlé au prince de Galles. D'abord parce qu'il lui avait demandé de ne rien dire. Ensuite parce qu'il savait que Sa Majesté détestait ne pas être informée en premier des secrets concernant ses amis. Enfin, il avait peur de la réaction du prince quand il apprendrait que tout cela n'était qu'un mensonge.

— Êtes-vous prête? demanda-t-il à Lantha. Et votre chaperon? Que lui avez-vous dit?

— Oh, eh bien... Mme Blossom est fiévreuse. Pour le moment, elle dort.

— C'est une chance pour nous! s'exclama le marquis. Encore une fois, Dieu est de notre côté!

— Espérons-le. Mais qu'allez-vous donner comme explication lorsque je serai retournée chez moi, à la campagne, et que vous serez de nouveau seul.

Le marquis sourit.

— Je dirai tout simplement, et avec tristesse, que vous m'avez jugé trop frivole, et que je m'intéressais trop aux autres femmes pour faire un bon mari. Je leur expliquerai alors que vous avez tenu à rompre le plus discrètement possible.

— Croyez-vous vraiment que quelqu'un puisse croire à cette version ? demanda Lantha en riant.

— Si je suis suffisamment convaincant, je le pense ! répondit le marquis. Et pour me consoler du chagrin que votre départ aura provoqué en moi, je déciderai de partir explorer un endroit du monde que je ne connais pas encore.

— C'est injuste ! s'indigna Lantha.

— Pourquoi?

— Tandis que vous partirez faire un merveilleux voyage, moi je ne

pourrai que m'évader en songe vers des pays lointains. Mais en réalité, je serai sur mon cheval, dans les bois, près de la maison de mes parents !

— Pourquoi dans les bois ?

— Parce que c'est toujours là que je vais galoper. J'imagine alors qu'il m'arrive des aventures passionnantes, des aventures que vous avez la chance de vivre réellement.

Elle eut un profond soupir.

— Pourquoi n'ai-je pas eu la chance de naître homme ?

Le marquis la regarda avec intensité et comprit qu'elle parlait sincèrement.

— Je suis sûr que, quand ils vous connaîtront, un grand nombre d'hommes seront ravis que vous soyez née femme, Lantha. Et je pense également que vous serez enchantée de les savoir tous à vos pieds, quémendant un mot tendre, un baiser de consolation, tout simplement parce que vous aurez refusé de les épouser. Peut-être même avez-vous déjà un prétendant ?

— Je n'ai pour l'instant rencontré que très peu de jeunes gens. Jusqu'ici, je portais le deuil de mon grand-père; ce qui a retardé mon entrée dans «le monde».

— Eh bien nous allons réparer cela immédiatement ! s'exclama le marquis, je vous emmène déjeuner chez le prince de Galles ! Vous y rencontrerez probablement plusieurs gentlemen.

Lantha jeta un coup d'œil à la pendule.

— Ne sommes-nous pas en retard ?

— Bien sûr que non! répondit le marquis. Venez, mon fiacre est en bas, et j'ai le sentiment que vous serez ravie de voir mes chevaux.

Lantha ouvrit de grands yeux.

— S'agit-il de pur-sang?

— Ce sont des champions! Mais mes plus beaux étalons sont à l'écurie. L'un d'eux part favori pour la Gold Cup.

Lantha tapa des mains.

— C'est fantastique! Avant que nous nous quittions définitivement, aurai-je la possibilité de les voir?

— Je ferai en sorte d'arranger ça.

La voiture du marquis attendait juste devant la porte. Plutôt que d'y monter, Lantha courut caresser les chevaux. Enfin, elle prit place dans le fiacre, à côté du marquis.

— Vous avez des étalons magnifiques, le complimenta-t-elle. Vous devez en être très fier!

— Je le suis en effet. Et encore, ceux-ci sont loin d'être les plus extraordinaires !

Ils restèrent silencieux quelque temps. Alors qu'ils descendaient Regent Street, le marquis demanda :

— A quoi pensez-vous ?

— Je songeais à notre conversation d'hier soir, où vous m'êtes apparu fort différent de ce que j'imaginais.

— Vous voulez dire... le fait que je voyage, et que j'aime les chevaux ?
— Oui. J'ai été surprise de découvrir que vous n'étiez pas un dandy.
— Vous me preniez donc pour un oisif ? Je trouve cela fort vexant.
— Oh... je ne voulais pas être désagréable, mais enfin... vous ressemblez si peu à un explorateur.

— Et à quoi les explorateurs doivent-ils ressembler ?

— Aux portraits que j'ai vus de Richard Burton, répondit Lanthia. Dans mon esprit, ils ont une longue barbe, les traits rudes, et la peau tellement brûlée par le soleil qu'ils ne ressemblent plus à des hommes blancs.

Le marquis sourit.

— Je crois que vous avez lu trop d'histoires. Nous pouvons voyager aujourd'hui beaucoup plus confortablement que par le passé, et nous protéger du soleil et du vent. Cependant, il est vrai que nous devons endurer des climats difficiles.

— Comme j'aimerais que vous me parliez de vos voyages plutôt que d'aller à ce déjeuner où je risque de m'ennuyer !

Cette réflexion fit rire le marquis. Le naturel de la jeune fille était absolument charmant. N'importe quelle autre femme aurait été enchantée d'être conviée à Marlborough House par le prince de Galles. Lanthia, elle, préférait écouter le récit de ses périples à travers le monde et des difficultés qu'il pouvait rencontrer sous des cieux hostiles.

Il était vrai qu'à plusieurs reprises, lors de ses voyages, il avait eu l'impression de vivre les derniers instants de sa vie. Cependant, il avait toujours survécu.

S'il aimait mettre sa vie en jeu, il aimait également le confort et le luxe qu'il retrouvait avec plaisir quand il rentrait chez lui. Après tant de souffrances endurées, il souhaitait alors profiter des plaisirs de la capitale, ce qui le poussait à répondre favorablement aux avances des jolies dames. C'est ce qui s'était produit la veille, avec la comtesse de Vallecass.

Il gardait d'ailleurs de leur entrevue un souvenir délicieux. Cette dame possédait le don, outre de séduire les hommes, de leur offrir des moments inoubliables, et la seule chose que regrettait le marquis était de ne pas en avoir mesuré les conséquences. S'il avait pris plus de précautions, cela lui aurait évité de les mettre, lui et la ravissante enfant qui se trouvait maintenant à son côté, dans une situation impossible.

Maintenant, le marquis devait à tout prix réparer son erreur, et éviter que cette histoire ne ruine sa réputation et celle de Lanthia. Il savait que sir Philip Grenville ne lui pardonnerait pas d'avoir compromis sa fille, et pourrait même exiger qu'il l'épouse.

Évidemment, Lanthia était ravissante, intelligente et sensible ; elle ne ressemblait en rien aux autres jeunes filles qu'il avait pu rencontrer avant.

Mais il souhaitait avant tout rester célibataire et s'était toujours dit que rien ni personne ne pourrait le forcer à se marier.

Lanthia le regardait conduire, impressionnée par son habileté. Un homme

ne pouvait bien diriger de tels pur-sang que s'il avait pour eux de l'affection.

Elle songea que le marquis devait être un grand connaisseur pour avoir choisi ces deux étalons et plus encore pour posséder un favori pour les courses d'Ascot.

« Il est très bel homme ! se dit-elle. Mais je sens comme une barrière entre nous, comme s'il me craignait. »

En fait, elle savait que le marquis redoutait le mariage, et le fait même qu'il ait été contraint de la présenter comme sa fiancée l'avait éloigné d'elle. Elle était devenue un danger à ses yeux.

« S'il croit que je vais tomber amoureuse de lui, se dit-elle, il fait une grosse erreur ! »

Elle n'avait pas oublié que, durant la soirée d'hier, de nombreuses dames étaient venues parler au marquis avec un air entendu. Il ne faisait aucun doute qu'il plaisait aux femmes.

Elle avait même remarqué que la comtesse de Vallecass le regardait avec un intérêt tout particulier. Le comte n'avait peut-être pas tort de penser que le marquis mettait son couple en péril.

Évidemment, la comtesse avait été assez intelligente pour ne pas s'approcher du marquis. Cependant, elle n'avait pu s'empêcher de lui lancer des œillades qui en disaient long sur ses sentiments. Cependant, ceux-ci n'étaient pas forcément tendres. La comtesse semblait vouloir attraper les hommes avec ses griffes, comme une véritable tigresse. Il ne devait pas être facile d'échapper à une telle femme ! Lanthia frissonna. Elle comprit pourquoi le marquis tenait tant à rester célibataire.

En effet, la comtesse lui paraissait avant tout possessive, or le marquis avait besoin de liberté, ne serait-ce que pour parcourir le monde.

« Je le comprends ! se dit-elle. Et j'aimerais tant qu'il sache qu'il n'a pas à se méfier de moi ! »

Ils arrivèrent enfin à Marlborough House. Le valet se précipita pour attraper les rênes tandis que le marquis et Lanthia descendaient du fiacre.

Ils furent d'abord accueillis par un domestique écossais, en kilt. Puis un valet de pied en habit rouge et coiffé d'une perruque prit le chapeau et les gants du marquis. Ensuite, un maître d'hôtel les escorta jusqu'au salon où la ; princesse Alexandra les attendait.

En les voyant entrer, elle leur sourit, visiblement ravie de voir le marquis. Elle était si belle que Lanthia eut une nouvelle fois l'impression d'évoluer dans un rêve.

« Pourvu que je ne me réveille pas trop tôt ! »

Chapitre 5

Depuis qu'elle était toute petite, Lantha avait beaucoup entendu parler d'Alexandra, princesse de Galles. En grandissant, elle s'était rendu compte que celle-ci était adorée dans le pays tout entier. Elle était si belle, si pure, si rayonnante et si gracieuse, que le public la comparait souvent à une princesse de conte de fées.

Le fait qu'elle puisse aujourd'hui la rencontrer était vraiment extraordinaire.

L'immense popularité dont jouissait la princesse était due en partie à l'infidélité de son époux. Personne n'ignorait en effet son aventure avec la belle Lillie Langtry, personne excepté la princesse Alexandra, qui était tenue à l'écart des ragots de la cour par une vie presque monacale, et des conseillers très discrets. C'était du moins ce que pensait son entourage. En réalité, la princesse était assez intelligente pour se douter de ce qui n'était plus qu'un secret de polichinelle.

Le prince se présenta bientôt aux côtés de sa femme.

Lantha, très intimidée, fit une révérence.

Le prince s'avança pour la saluer :

— Mademoiselle Grenville, vous êtes encore plus jolie que vous ne l'étiez hier soir.

Lantha lui sourit et le prince la présenta aux autres invités, en particulier à Mr et Mme Gladstone.

William Ewart Gladstone avait été Premier ministre de Sa Majesté, avant que Benjamin Disraeli ne lui succède. Cependant, il n'était pas exclu qu'il revienne «aux affaires». Selon les journaux, une victoire des libéraux aux prochaines élections était probable.

De nombreuses personnes s'étonnaient que les Gladstone pussent compter parmi les amis proches du prince et de la princesse de Galles. En effet, la reine n'avait pas beaucoup apprécié M. Gladstone en tant que Premier ministre. Mais les idées progressistes de ce dernier avaient su séduire la princesse Alexandra.

Celle-ci était très exigeante sur la qualité de ses invités. Elle aimait recevoir des hommes dont l'action se révélait utile et bonne, des hommes d'esprit, et il n'était pas rare de rencontrer chez elle des politiciens de haut rang, des ecclésiastiques et des musiciens.

La princesse était très appréciée des aristocrates, mais elle savait que leurs centres d'intérêt étaient bien différents des siens. Elle avait confié un jour à l'une de ses amies que la conversation des réceptions officielles où elle était conviée l'ennuyait. Elle qui adorait la vie, qui aspirait au bonheur, était lasse de n'entendre que des récits de chasse où l'on tuait des oiseaux, des animaux sauvages, pour le seul plaisir de tuer.

Lantha fut présentée à M. Olivier Montagu, un personnage éminent dont son père lui avait beaucoup parlé. Il était l'officier attaché à la garde de la princesse et la servait avec un dévouement qui forçait l'admiration.

Parmi les deux ou trois autres convives que Lantha rencontra, il y avait lord Hardwicke.

Grâce à la complicité de ce dernier, le prince, très pointilleux sur son apparence et celle de ses collaborateurs, avait imposé de nouvelles règles. Ainsi, la veste bleu marine était dorénavant de mise et avait été adoptée par tout son entourage.

Lord Hardwicke portait ce jour-là un magnifique haut-de-forme qu'il avait fait confectionner spécialement pour l'occasion. Il faisait sensation. Tous les invités ne parlaient que de cela.

Alors qu'ils s'asseyaient pour déjeuner, Lantha songea que ce repas était bien informel. Il lui était difficile de réaliser qu'elle se trouvait dans une demeure royale.

Bien qu'elle ne s'en aperçût pas, le marquis la surveillait discrètement. Non seulement pour vérifier qu'elle ne faisait rien de déplacé, mais aussi pour surprendre ses réactions. Comment allait-elle se comporter face à des hôtes si prestigieux ?

Lantha eut l'immense honneur, pour ce déjeuner, d'être assise à la gauche du prince. Mme Gladstone était à sa droite. De loin, le marquis voyait la jeune fille s'exprimer le plus naturellement du monde, avec son enthousiasme habituel, faisant même rire le futur souverain. Il se demanda combien de jeunes filles de son âge seraient aussi détendues dans de telles circonstances ? Peut-être la princesse Alexandra s'était-elle comportée de la sorte quand elle était arrivée en Angleterre, pour épouser un prince qu'elle n'avait encore jamais vu ?

D'une certaine manière, les deux femmes se ressemblaient. C'est du moins ce qui vint à l'esprit du marquis en les considérant l'une et l'autre.

Elles avaient toutes deux de grands yeux bleus, un visage en forme de cœur et des cheveux dorés.

Une nouvelle fois, le prince se mit à rire d'un bon mot de Lantha. Le marquis vit un scintillement dans l'œil de Sa Majesté qui le fit se raidir. Il connaissait trop bien le prince et ce regard annonçait qu'il commençait à être séduit.

Sans comprendre pourquoi, le marquis sentit une colère monter en lui.

La veille au soir, il lui avait semblé que la passion du prince pour Lillie Langtry était sur son déclin. Une nouvelle aventure y mettrait un terme

définitif. Mais jamais le marquis n'aurait imaginé qu'en invitant Lantha à déjeuner, le prince pût avoir une idée derrière la tête. Après tout, elle était supposée être sa fiancée !

Pourtant, étant donné la manière dont le prince la regardait, il semblait évident qu'il la trouvait plus que ravissante.

Le marquis dut faire un effort pour ne pas se lever d'un bond et éloigner Lantha de Sa Majesté. Il avait vu tant de femmes lui succomber qu'il avait souvent pensé qu'aucune ne pourrait lui résister. Le simple fait de se trouver près de lui semblait suffire à faire battre leur cœur plus fort.

«Ce n'est pas possible! se dit-il soudain. Je dois me faire des idées ! Le prince ne peut s'intéresser à une jeune fille si jeune, si pure et si innocente. Surtout s'il la croit fiancée à l'un de ses meilleurs amis ! »

Cependant, il savait que le prince ne s'embarrassait d'aucune convention s'il s'agissait d'une affaire de cœur.

Lorsqu'il était séduit par une jolie femme, il était capable de n'importe quoi pour arriver à ses fins.

«Ce serait un crime que de briser le beau rêve de Lantha ! » songea le marquis.

En effet, il savait que la jeune fille avait l'impression de vivre dans un conte de fées où tout lui paraissait merveilleux et irréel. Elle reviendrait vite sur terre si le prince se mettait à vouloir lui faire l'amour! Et c'était probablement ce qu'il avait en tête.

«Je ne permettrai jamais une chose pareille ! » se dit-il en se demandant de quelle manière il allait pouvoir l'en empêcher.

La nourriture à Marlborough House était toujours délicieuse, mais les repas ne s'éternisaient jamais longtemps. Aussi, la princesse invita bientôt les dames à passer au salon.

Celui-ci impressionna beaucoup Lantha. Les murs étaient recouverts de boiseries, les canapés et les fauteuils tapissés et assortis aux riches rideaux de velours bleu. Il y avait une écritoire sur laquelle le prince lui-même devait rédiger son courrier, et une grande table parsemée de livres de référence et de journaux. Comme au château de Windsor, un grand nombre de portraits représentant d'éminents membres de la famille royale ornaient les murs.

Mais Lantha eut à peine le temps d'admirer le lieu. Dès que les hommes vinrent rejoindre leurs compagnes, le marquis annonça que Lantha et lui devaient se retirer.

A contrecœur, la jeune fille se leva pour le suivre.

Elle salua la princesse et la remercia chaleureusement de l'avoir reçue.

— Je garderai de ce repas un merveilleux souvenir !

— J'espère que vous reviendrez, répondit la princesse Alexandra. Le prince et moi sommes toujours heureux d'accueillir les amies de Rake, poursuivit-elle en souriant au marquis.

Celui-ci lui fit un baisemain.

— Votre Altesse a toujours été pour moi très bonne. Je lui en suis fort

reconnaissant, et j'espère qu'un jour je saurai l'en remercier dignement.

Pour l'heure, il était pressé d'éloigner la jeune Lanthia de la maison.

Les suspicions qui étaient nées dans l'esprit du marquis durant le repas se confirmèrent quand le prince vint les rejoindre en haut de l'escalier.

— Lanthia est vraiment charmante, Rake! annonça-t-il. Nous devons absolument organiser une réception avant la fin de la semaine afin que nous puissions nous revoir.

— Ce sera un plaisir, sire ! répliqua le marquis sans grand enthousiasme.

Mais le prince ne l'écoutait déjà plus. Ses yeux étaient dirigés vers Lanthia, à qui il adressait un sourire enjôleur.

Un valet de pied vint apporter le chapeau du marquis et celui-ci, accompagné de Lanthia, se dirigea vers la sortie.

Ils s'installèrent dans le fiacre, et au moment où la voiture se mit en route, Lanthia murmura :

— Merci. Merci de m'avoir emmenée à Marlborough House. Je ne l'oublierai jamais !

— Et j'imagine que le prince se souviendra également longtemps de vous, ironisa le marquis.

Lanthia eut un petit rire.

— Cela me semble peu probable. Mais qu'importe ! C'est déjà un grand privilège pour moi d'avoir été placée à côté de lui pendant le déjeuner. Il a une conversation charmante et très intéressante.

— Moi qui pensais que vous trouveriez ce repas rasoir! s'exclama le marquis. J'avais peur que vous ne vous ennuyiez, entourée de tant de gens beaucoup plus vieux que vous.

— Ils m'ont tous paru fascinants, répondit Lanthia. Même M. Gladstone !

— A votre âge, remarqua le marquis en conduisant ses chevaux prudemment, vous devriez fréquenter des jeunes gens afin de trouver un mari convenable.

Lanthia se mit à rire une nouvelle fois.

— Vous parlez exactement comme ma mère ! Elle attend avec impatience qu'un beau jeune homme vienne demander ma main !

— Et elle a raison! renchérit le marquis. Vous êtes très jolie, Lanthia, et j'imagine que de nombreux gentlemen seraient ravis de vous épouser.

— Peut-être. Mais je ne souhaite pas me marier avant d'avoir trouvé... la bonne personne.

— Qu'entendez-vous par là? s'enquit le marquis.

Lanthia resta silencieuse un moment, puis elle murmura, comme si elle pensait à haute voix :

— Je ne sais pas exactement à quoi mon époux ressemblera, mais je sais que le jour où je le rencontrerai, je saurai le reconnaître.

A la suite de cette étrange réponse, le marquis resta un instant silencieux. Puis, après avoir doublé une voiture qui roulait lentement, il demanda :

— Qu'est-ce qui emportera votre décision ? Faudra-t-il que ce soit

quelqu'un qui ait un titre important?

Lantha ne put s'empêcher de rire.

— Non, absolument pas ! Ce qui m'importe, c'est... qu'il me comprenne.

— Est-ce une chose si difficile ?

Sans lui laisser le temps de répondre, il reprit immédiatement avec une note amère et cynique dans la voix :

— Comme la plupart des femmes, j'imagine que vous espérez vous voir coiffée d'une couronne et donner de grandes réceptions.

— Non, ce n'est vraiment pas ce à quoi j'aspire, contesta Lantha. Ce que je recherche est bien différent.

— Je ne vous crois pas !

Lantha ne répondit rien, et après un moment, le marquis ajouta :

— Supposez... supposez juste que quelqu'un comme moi vous demande de devenir sa femme. Que diriez-vous ?

— Je dirais «non». Tout en étant très touchée par votre attention.

Le marquis fut très étonné de cette réponse.

Il s'attendait à plus de timidité de la part d'une jeune fille. Il s'était pris lui-même comme exemple en pensant qu'elle allait éviter de répondre.

— Et pourquoi me refuseriez-vous ?

Il y eut une petite pause avant que Lantha murmure :

— C'est difficile d'expliquer pourquoi, mais... sans vouloir vous blesser... il vous manque quelque chose...

Le marquis se tourna vers elle et la regarda avec une expression étonnée.

— Il me manque quelque chose ? Que voulez-vous dire ?

— Je ne peux pas l'expliquer... En fait, je ne dirai jamais «oui» à un homme avant de reconnaître en lui celui qui vient hanter mes rêves.

Le marquis ne put rien répondre à cela. Il était en fait complètement abasourdi par les propos de la jeune fille. D'habitude, les femmes lui tombaient si facilement dans les bras ! Elles le dévoraient des yeux et espéraient toutes sans y croire devenir un jour «lady Rakecliffe». Et voilà que cette jeune fille serait prête à lui refuser sa main !

Bien sûr, il n'avait pas l'intention de la lui demander, mais tout de même, c'était la première fois qu'une femme l'éconduisait de la sorte. Les autres n'avaient qu'un but : se faire épouser ou tout au moins devenir sa maîtresse.

«Je dois avoir vieilli, se dit-il. Ou peut-être ai-je perdu tout mon charme ?

»

La comtesse de Vallecass avait pourtant eu l'air de l'apprécier, la veille, comme la plupart des dames qu'il avait croisées à la réception du duc et de la duchesse de Sutherland.

Mais cette jeune fille de la campagne, qu'il ne connaissait que depuis vingt-quatre heures, semblait avoir des goûts bien différents de ceux des beautés de Londres qu'il côtoyait habituellement. Elle lui avait dit avec honnêteté et franchise qu'il lui manquait quelque chose. A lui !

«Je ne comprends pas!» songea-t-il tout en conduisant.

En passant dans Regent Street, il remarqua que Lanthia semblait enchantée en regardant les boutiques. Elle était loin de se douter qu'elle avait, sans le vouloir, bouleversé le marquis.

Alors qu'ils s'approchaient de l'hôtel, il lui dit :

— J'ai peur de ne pas pouvoir vous inviter à dîner ce soir. J'ai rendez-vous avec quelques-uns de mes amis au White's Club.

Un peu déçue, Lanthia parvint à murmurer :

— C'est déjà très gentil de votre part de m'avoir emmenée déjeuner à Marlborough House.

— Si cela ne vous ennuie pas, nous déjeunerons encore ensemble demain. D'ici là, j'essayerai de savoir combien de temps le comte de Valleclos envisage de rester à Londres. Dès qu'il sera parti, nous n'aurons plus rien à craindre, et notre petite comédie pourra prendre fin.

— Quant à moi, je vais probablement devoir rentrer chez mes parents après-demain.

— Eh bien, espérons que d'ici là, rien de fâcheux ne se produira ! En attendant, nous mettrons au point l'attitude que nous devons adopter au cas où le comte parlerait à d'autres personnes.

— Vous pensez que Son Altesse Royale pourrait dévoiler que nous sommes fiancés ? demanda Lanthia.

— Non. J'ai pu lui en dire un mot avant que nous quittions la salle à manger, et il m'a promis de garder le secret.

— Nous n'avons donc rien à craindre de ce côté, fit Lanthia alors que le marquis arrêtait le fiacre devant le Langham Hôtel.

— Vous voici arrivée, annonça-t-il.

— Merci encore pour ces heures délicieuses, chuchota Lanthia en adressant au marquis un franc sourire.

Elle descendit, et alors que le fiacre repartait, elle entra dans le hall de l'hôtel où se trouvait le directeur.

— Votre déjeuner a-t-il été agréable, mademoiselle Grenville ? lui demanda-t-il.

— Oui, j'ai passé un très bon moment.

— J'espère que vous êtes satisfaite de votre séjour chez nous, que l'hôtel et ses prestations vous conviennent.

— Tout est parfait ! Je me suis d'ailleurs beaucoup amusée lors de la réception donnée hier soir.

— Vous m'en voyez ravi, mademoiselle !

Lanthia s'approcha de l'ascenseur en songeant qu'elle n'aurait sans doute pas dû acheter une robe de soirée supplémentaire.

«Voilà une dépense bien inutile!» se dit-elle.

A moins, bien sûr, que le marquis ne l'invite le lendemain soir.

«Mais cela doit probablement l'ennuyer de devoir s'encombrer d'une jeune fille comme moi!» songea-t-elle tandis que l'ascenseur la conduisait au deuxième étage.

Alors qu'il s'éloignait, le marquis pensait à Lanthà. Il devinait qu'elle avait été déçue de ne pas être invitée à dîner le soir même.

Cela aurait pourtant été un plaisir pour lui, mais il avait jugé que se montrer en public avec elle aurait été une erreur. Cela aurait inévitablement nourri les ragots.

Personne, hormis le prince et le comte de Vallecás, ne devait les voir de nouveau ensemble.

Il savait que Son Altesse Royale ne dirait rien, aussi espérait-il que l'Espagnol tiendrait sa langue, à l'avenir.

«Lanthà s'est comportée remarquablement bien dans ces circonstances difficiles », se dit-il.

Pourquoi n'avait-il pas encore songé à lui envoyer des fleurs pour la remercier? C'est ce qu'il aurait fait naturellement pour n'importe quelle autre femme. Mais Lanthà était si différente, et leur relation avait pris un tour si particulier qu'il en avait perdu ses habitudes.

Son fiacre avançait maintenant dans Bond Street. Il y avait là un fleuriste particulièrement renommé, chez qui il ne se rendait que pour des occasions très spéciales.

Il arrêta son fiacre devant la boutique et y entra. Le propriétaire s'inclina respectueusement.

— Je voudrais quelque chose d'exceptionnel, demanda alors le marquis.

Il regarda autour de lui et vit une corbeille pleine de roses fuchsia encore en boutons. Elles étaient joliment disposées et attachées à l'aide d'un ruban de satin rose.

— Je vais prendre cela ! affirma-t-il.

L'employé de la boutique se précipita pour emballer la corbeille et la porter dans le fiacre du marquis.

Tout à coup, il se souvint que le magasin voisin était une bijouterie qu'un grand nombre de ses amis avaient l'habitude de fréquenter. C'était également là que son père avait acheté la bague de fiançailles offerte à sa mère, ainsi que d'autres somptueux cadeaux pour Noël et pour son anniversaire.

Le marquis songea qu'il pourrait sans doute faire un présent à Lanthà pour la remercier de ce qu'elle avait fait pour lui.

Il fut reçu avec courtoisie par le directeur qui le fit entrer dans un petit salon privé.

— Que puis-je faire pour vous, milord? lui demanda-t-il.

— Je voudrais un bijou qui ne soit pas trop voyant. C'est pour une très jeune fille, une débutante.

— Je vois très bien ce qu'il vous faut, dit le directeur en envoyant un domestique chercher quelques modèles.

Pendant ce temps, les deux hommes se mirent à discuter.

— Je viens de penser, milord, signala soudain le directeur, que nous venons juste de finir de réparer l'agrafe de la magnifique broche de votre tante.

Il sortit de son tiroir un écrin estampillé des armoiries de la famille du

marquis. Celui-ci comprit alors qu'il contenait l'une des pierres précieuses appartenant aux Rakecliffe depuis plusieurs générations. Sa famille possédait en effet l'une des plus importantes collections privées de bijoux en Angleterre. Peut-être même la plus importante, si l'on exceptait, bien entendu, les bijoux de la couronne.

Le directeur exhibait une énorme broche au centre de laquelle se trouvait un très gros solitaire, entouré de diamants, plus petits, mais d'une grande pureté.

C'était un bijou si exceptionnel qu'il était impossible de l'évaluer, ne serait-ce que pour le faire assurer.

Comme il venait d'être réparé, il avait été nettoyé et brillait comme une étoile tombée du ciel.

Le marquis le retira de son écrin de velours rouge et le fit tourner devant ses yeux.

— Je vois que vous avez fait du bon travail, approuva-t-il.

— Peut-être serait-il souhaitable que vous l'emportiez aujourd'hui, proposa le directeur, je préférerais le savoir entre vos mains. Je dois vous avouer que j'hésitais à le confier à l'un de mes domestiques de peur qu'il ne l'égare en chemin ou qu'il ne se fasse dévaliser.

Le marquis sourit.

— Je ne crois pas que les rues de Londres soient si dangereuses, mais je serais vraiment désolé que l'on nous dérobe une telle merveille. Si cela peut vous rassurer, je l'emporte avec moi.

Il mit le petit écrin dans sa poche, et regarda d'un œil intéressé ce que lui montrait maintenant le directeur.

Il savait qu'il était impensable, pour une jeune fille, d'accepter d'un homme un objet de valeur. A moins bien sûr qu'elle ne veuille l'épouser. Or, Lantha lui avait clairement dit qu'elle ne se marierait pas avec lui, même s'il le lui demandait. Cependant, elle lui avait rendu un service, et il était légitime qu'il souhaitât l'en remercier. Il fallait simplement que son présent ne soit pas trop voyant et ne mette pas Lantha mal à l'aise.

Il choisit finalement un joli bracelet en émail bleu.

Le directeur le rangea dans une petite boîte à bijoux et voulut l'emballer; le marquis lui assura que cela n'était pas nécessaire. Il prit l'écrin et y glissa une petite carte sur laquelle il écrivit: «*Bonne chance*». Il le mit dans sa poche en prévoyant de l'offrir à Lantha le lendemain.

En remontant dans son fiacre, il se souvint qu'il devait livrer les fleurs. Comme il était tard et qu'il devait passer chez lui signer son courrier, il décida de s'occuper des fleurs juste avant d'aller dîner.

En arrivant chez lui, il trouva en effet un énorme tas de lettres sur son bureau.

Il apposa sa signature sur certaines d'entre elles et les mit sur le côté afin que son secrétaire s'en occupe le lendemain matin.

Les autres étaient d'ordre privé. Le marquis les retourna une à une sans les

ouvrir. Puis il les laissa sur le bureau et descendit les escaliers vers le rez-de-chaussée. Ce faisant, il songea à Lanthia et à la façon dont le prince la regardait.

«Plus tôt elle retournera à la campagne, pensa-t-il, mieux ce sera. Elle est trop jolie, et je ne veux pas être responsable de ce qui lui arrivera. »

Il avait le sentiment que tant qu'elle resterait à Londres, elle serait en danger. Et il ne pouvait pas l'abandonner alors qu'elle l'avait bravement sauvé des griffes du comte de Vallecass.

«Je ne serai jamais assez reconnaissant envers elle, se dit-il. Elle a été parfaite. Combien de femmes auraient crié en voyant entrer un inconnu dans leur chambre? La plupart, sans doute. Lanthia a été exemplaire. »

Le plus inquiétant était que le comte de Vallecass fût encore à Londres. Il était évident que, d'une façon ou d'une autre, il prendrait sa revanche.

« Il faut absolument que je sache combien de temps il compte encore rester en Angleterre », pensa le marquis.

C'était exactement le genre d'informations qu'il pouvait glaner au White's Club. La comtesse était si séduisante que la plupart des membres du club s'étaient sans doute renseignés sur elle.

Le carrosse du marquis — celui qu'il utilisait uniquement le soir — l'attendait déjà à la porte.

Sur ses instructions, les fleurs avaient été placées sur le petit siège, face à lui. Il espérait qu'elles plairaient à Lanthia.

Il avait également avec lui la broche qu'il avait ramenée de chez le bijoutier. Il avait l'intention de la rapporter dans sa maison de campagne, la prochaine fois qu'il s'y rendrait. La majorité des bijoux de la famille Rakecliff se trouvaient là-bas. En fait, il craignait de laisser un joyau de cette valeur à Londres en ce moment. Il y avait eu plusieurs cambriolages près de chez lui et un grand nombre de ses amis s'étaient fait dévaliser.

Au moment où il se changeait, quelques instants plus tôt, son valet avait trouvé la broche dans la poche de sa veste. Il lui avait demandé où il désirait qu'elle soit rangée.

— Je vous aurais bien dit de la ranger dans le coffre, avait répondu le marquis, mais avec tous ces vols, je crois que ce serait une erreur. Je ne voudrais pas être la prochaine victime des malfaiteurs...

— Je ne le souhaite pas non plus, milord! s'était exclamé le valet.

— Il est plus prudent je pense, que je la garde avec moi, avait décidé le marquis.

Il l'avait donc glissée dans la doublure de sa veste de soirée. Il pourrait ainsi la mettre dans le coffre du White's Club jusqu'au lendemain. L'endroit était gardé jour et nuit et le marquis savait que le bijou y serait en sécurité.

Il était très soucieux du sort des diamants de la famille Rakecliff. Ils étaient si précieux! Ses proches auraient aimé qu'ils soient portés un jour par sa femme, s'il se décidait bien sûr à prendre une épouse. Pour l'instant, cette idée le faisait sourire.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à Lanthà. Comme elle était jolie, la veille au soir ! Quand elle s'était arrêtée dans la petite cour pour admirer la fontaine, il l'avait trouvée éblouissante.

Une nouvelle fois, il se souvint du regard du prince à son égard, et il grimaça de colère.

Le carrosse du marquis s'immobilisa. Il était déjà devant le Langham Hôtel. Il attrapa la corbeille de fleurs et sortit. Un instant plus tard, il pénétrait dans le hall.

L'employé de la réception, qui était occupé avec une autre personne, se tourna vers le marquis alors que celui-ci déposait les fleurs sur le comptoir.

— Tout va bien, milord ? Nous étions inquiets quand nous avons appris que vous aviez eu un accident.

— Un accident ? répéta le marquis. Mais de quoi parlez-vous ?

— On est venu chercher Mlle Grenville en lui disant qu'il vous était arrivé malheur. Elle a immédiatement pris un fiacre qui attendait dehors, et dans lequel vous étiez censé être.

— Je ne comprends pas de quoi vous parlez ! répliqua le marquis. Qui a apporté ce message ?

— Je... je ne sais pas, milord. C'est Tommy qui a accompagné l'homme jusqu'à la chambre de Mlle Grenville. Peut-être pourra-t-il vous renseigner ?

— Faites-le venir ! Je veux lui parler !

Il se passait quelque chose de grave. Le comte de Vallecás venait encore de lui jouer un mauvais tour.

Chapitre 6

En rentrant, Lantha se rendit d'abord au chevet de Mme Blossom. Elle allait mieux mais était encore un peu endormie. La jeune fille songea qu'elle avait dû prendre un peu trop de laudanum. Elle n'était pas en état de descendre pour dîner, et il était même peu probable qu'elle puisse manger.

— Puis-je faire quelque chose pour vous? lui demanda Lantha.

— Non, merci, mon enfant. Ne vous inquiétez pas, je suis sûre que j'irai mieux demain.

Elle avait prononcé ces mots comme une leçon qu'elle aurait apprise par cœur, mais sans trop y croire.

Lantha était peinée de voir la vieille dame ainsi.

«Au moins, pensa-t-elle, cela me permettra de rester à Londres un jour de plus, un jour que je pourrai peut-être encore passer avec le marquis! Quels merveilleux moments j'ai vécus près de lui ! »

Elle avait toujours du mal à réaliser qu'elle avait dîné la veille avec le duc et la duchesse de Sutherland, et plus encore qu'elle avait déjeuné à Marlborough House avec le prince et la princesse de Galles.

« Quelle chance, se dit-elle. Si seulement je pouvais raconter tout cela à maman ! »

En retournant dans sa chambre, elle retira la jolie robe bleue et la rangea dans le placard. Elle regarda ses vêtements, et en particulier les robes de soirée qu'elle venait tout juste d'acheter. Aurait-elle la chance d'en étrenner une avant de quitter Londres? Elle l'espérait, bien sûr, mais sans trop y croire.

«Je ne dois pas me faire d'illusions! se dit-elle. Et puis le marquis a été suffisamment bon avec moi. Je ne peux pas lui en demander davantage ! »

Pourtant elle savait que d'une certaine manière elle lui avait sauvé la vie. L'Espagnol le haïssait visiblement assez pour vouloir le tuer.

En pensant à cela, un frisson lui parcourut l'échine.

Comme elle allait dîner seule, elle enfila une petite robe très simple. Il lui faudrait prendre son repas dans le salon attenant à sa chambre, car elle ne pouvait pas descendre sans chaperon dans la salle à manger. De toute manière, elle n'avait pas très faim.

L'âme rêveuse, elle prit un des livres qu'elle avait emportés. Il s'agissait de deux récits de voyage, et l'un d'eux avait été écrit par Richard Burton. Elle se souvint que le marquis lui avait dit l'avoir déjà rencontré. Tous deux avaient

dû parler de leurs périple respectifs. Comme leur discussion devait être intéressante !

Le marquis n'avait pas encore eu le temps de lui raconter ses aventures, et elle fit une petite prière pour que l'occasion se présente.

« J'aurais dû lui poser plus de questions pendant le trajet qui nous menait à Marlborough House ? se dit-elle. Je ne sais même pas quels pays il a visités ! »

Pourquoi d'ailleurs avaient-ils parlé de mariage, alors que l'un et l'autre n'étaient nullement concernés par ce sujet ?

« J'ai sans doute été un peu rude en lui disant que je répondrais "non" s'il demandait ma main, pensa Lanthia. Mais de toute façon, je , devais lui dire la vérité. »

Elle songea à l'homme de ses rêves, celui qui était toujours présent, à ses côtés, quand elle galopait dans les bois.

Elle eut besoin de respirer l'air frais et s'approcha de la fenêtre. Elle regarda à l'extérieur.

Ses yeux étaient perdus, au loin, et elle avait la même sensation que lorsqu'elle chevauchait entre les arbres. Le soleil filtrait à travers les feuilles, et quelqu'un était à cheval, à côté d'elle. Quelqu'un qui entendait les lutins aller et venir tout autour d'eux, qui voyait comme elle les nymphes se cacher derrière les troncs d'arbres. Tout cela était tellement extravagant ! Comment pourrait-elle expliquer au marquis ou à quiconque qu'elle aimait un homme qu'elle n'avait en fait jamais vu ?

Il n'y avait pas de mot pour dire ce qu'elle avait dans le cœur tout simplement parce que ce n'était pas seulement des pensées mais aussi des sensations.

Quoi qu'elle puisse lui dire, il ne la comprendrait pas.

Elle se mit à rire.

« Ce n'est pas que je le sous-estime ! se dit-elle. Bien au contraire ! Je sais qu'il est capable de séduire les plus belles femmes, et je suis sûre que si papa et maman le rencontraient, ils l'apprécieraient beaucoup. »

Elle était à la fois impatiente de leur raconter tout ce qui lui était arrivé depuis qu'elle était à Londres, et inquiète de leur réaction. Peut-être n'approuveraient-ils pas sa conduite ?

Tout avait été si soudain !

« Je suppose que le marquis et Richard Burton ont eu des aventures bien plus incroyables encore durant leurs voyages, se dit-elle. Chaque jour devait apporter son lot d'imprévus. »

Elle aurait tellement aimé que le marquis l'emmène avec lui lors d'une expédition. Ce serait incontestablement une expérience inoubliable.

Mais il était peu probable qu'il accepte de s'encombrer d'une femme qui ne serait qu'une gêne.

Les dames avaient en effet la réputation d'être plus douillettes que les hommes, et moins courageuses. La plupart d'entre elles répugnaient sans

doute à dormir dans une caverne ou sous une tente. Elles exigeaient un bon lit.

Les parents de Lanthia étaient souvent partis ensemble, mais toujours vers des pays relativement civilisés. Lorsqu'il s'agissait de se rendre dans des endroits inhabités et sauvages, Philip Grenville y allait seul.

Elle s'écarta de la fenêtre.

« Si je ne peux pas parcourir le monde, pensa-t-elle pour se consoler, au moins puis-je lire les récits des voyages des autres. »

Inopinément, on frappa à la porte.

« Qui cela peut-il bien être ? » se demanda-t-elle.

Imaginant qu'il s'agissait du marquis, elle alla ouvrir, le cœur battant.

Elle s'était trompée. Sur le seuil se tenaient deux hommes : l'un portait l'uniforme des grooms de l'hôtel, et le second était vêtu d'un costume sombre. Il était plus grand et plus âgé.

— Le marquis a été victime d'un accident, mademoiselle, dit-il avec un fort accent étranger. Il vous demande.

— Le marquis a eu un accident ! s'exclama Lanthia avec horreur. Où est-il ?

— Dans une voiture, devant l'hôtel. Il vous y attend.

— Je viens immédiatement !

Elle courut prendre sa veste, ferma la porte, et suivit les deux hommes.

Une fois au rez-de-chaussée, le groom alla reprendre son travail. Lanthia courut alors derrière l'autre individu qui pressait le pas. Ils traversèrent le hall sans se parler, sortirent de l'hôtel et descendirent les quelques marches qui donnaient sur la rue. Un fiacre les attendait. L'homme ouvrit la portière.

Il faisait presque nuit à cette heure, et les lumières électriques qui éclairaient le parvis devant l'hôtel n'avaient pas encore été allumées. L'intérieur du fiacre était donc plongé dans l'obscurité. Elle se pencha, et put deviner la silhouette d'un homme, sur le siège arrière.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-elle.

Le marquis ne répondit pas. Elle monta dans la voiture et s'approcha de lui. C'est alors que la porte se referma derrière elle et que le cheval se mit en route. Un peu plus loin, la rue était plus éclairée. A sa grande surprise, Lanthia s'aperçut que ce n'était pas le marquis qui était assis à côté d'elle, mais le comte de Vallecass !

Elle voulut crier mais il ne lui en laissa pas le temps. Il sortit un mouchoir de sa poche et la bâillonna fermement. Elle se débattit tant qu'elle put, mais en vain. Le comte était bien trop fort pour elle. Il saisit alors une corde pour la ligoter. Dans un premier temps, il lui attacha les bras. Ensuite, il la fit basculer et lia également ses chevilles afin qu'elle ne puisse pas s'enfuir, au cas où la voiture serait contrainte de s'arrêter.

Tout s'était passé si vite que Lanthia n'avait pas eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait. A présent, elle comprenait qu'elle ne pouvait rien faire pour qu'on lui vienne en aide. Elle était bel et bien prise au piège.

Le véhicule était tiré par un seul cheval et se faufilait aisément à travers la circulation dense.

Comme elle continuait à vouloir se débattre, le comte lui donna un grand coup sur le visage, et la menaça d'un revolver.

Lantha réalisa que le comte n'était pas seulement sinistre, mais également violent. Et s'il avait vraiment l'intention de la tuer, cela indiquait qu'il n'était pas tout à fait sain d'esprit.

Maintenant qu'il l'avait immobilisée, il s'assit face à elle, dans un coin du fiacre.

Elle pouvait distinguer son visage dans la pénombre, au gré de l'éclairage de la rue. Il arborait un large sourire de satisfaction.

Pourquoi l'avait-il enlevée ? Qu'allait-il faire d'elle ? Et de quelle manière allait-elle bien pouvoir lui échapper ?

Personne à l'hôtel ne se rendrait compte de sa disparition. Mme Blossom devait déjà dormir et ne s'inquiéterait pas d'elle avant le lendemain matin. Quant au marquis, il était parti dîner avec ses amis et avait vraisemblablement d'autres préoccupations.

Elle fut assaillie par le désespoir. Elle allait être assassinée sans qu'aucun de ses proches ne puisse lui venir en aide.

Elle ne voulait pas mourir. Elle voulait vivre. Elle se souvenait déjà avec une sorte de nostalgie des moments heureux qu'elle avait vécus ces dernières vingt-quatre heures.

« Pourquoi est-ce que je ne peux pas appeler le marquis à l'aide ? » se demanda-t-elle.

Puis elle se souvint de ce que lui avait expliqué un jour son frère à propos de l'Inde et de la manière dont certaines tribus communiquaient entre elles : par le pouvoir de la pensée.

— C'est absolument incroyable, lui avait-il dit, de constater qu'un Indien peut communiquer avec ses proches en toutes circonstances.

Il lui avait raconté l'histoire d'un homme qui lui avait demandé s'il pouvait quitter la garnison pour se rendre dans son village car, disait-il, son père venait de mourir.

— Nous étions alors à la frontière nord-ouest, isolés du reste du monde depuis plus de deux semaines. J'ai d'abord pensé qu'il essayait simplement d'avoir une permission afin d'échapper au combat, mais en l'observant, j'ai vu à quel point il était bouleversé. Il semblait si sincère que ce ne pouvait être un mensonge, et je l'ai laissé partir.

— Mais... son père était-il réellement mort ? avait demandé Lantha.

— Oui. Il s'était éteint au moment même où l'homme était venu me parler, alors que deux cents kilomètres séparaient le père de son fils.

— Comme c'est étrange !

Lantha n'avait jamais oublié cette conversation.

A présent, il lui semblait qu'il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire : penser très fort au marquis.

« Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! »

Elle pria avec tant de ferveur que les larmes lui montèrent aux yeux.

Le fiacre avait déjà parcouru une longue distance. Où pouvait-il se rendre ?

Un moment plus tard, le véhicule commença à ralentir. La nuit était totalement tombée maintenant.

Le comte n'avait pas dit un mot depuis qu'il l'avait ligotée. Il ne semblait plus se préoccuper d'elle. Il regardait par la fenêtre avec impatience. De toute évidence, il était pressé d'arriver à destination.

La voiture s'immobilisa. L'homme qui était venu la chercher dans sa chambre vint ouvrir la portière. Le comte descendit.

— Refermez cette porte, ordonna-t-il sèchement. Et ne laissez personne l'ouvrir avant mon retour.

— Très bien, senior, répondit l'homme.

« Peut-être est-ce le moment de m'échapper ? songea Lanthia. S'il n'y a qu'un seul gardien, je peux sans doute sortir par l'autre porte sans être vue ! »

Elle tenta de bouger les bras, mais c'était impossible. La corde était trop serrée. Et comme ses chevilles étaient également ligotées, elle était loin de pouvoir mettre son plan à exécution.

— Aidez-moi! Sauvez-moi! murmura-t-elle à l'intention du marquis.

Mais il était probablement en galante compagnie, songea-t-elle, et il était bien loin de penser à elle.

Cependant, il était son seul espoir et elle ne pouvait s'empêcher de l'implorer :

— Venez à mon secours, je vous en prie !

Le comte de Vallecass revint, et donna des ordres à ses hommes de sa voix rude et sèche.

Puis la portière du fiacre s'ouvrit et un individu regarda à l'intérieur. Elle s'attendait à voir le comte, mais c'était quelqu'un d'autre. Un étranger. Il l'entoura de ses bras, et sans qu'elle puisse se débattre, il la tira à l'extérieur et la porta de l'autre côté de la chaussée. Elle vit le quai quelques mètres plus loin, et en contrebas, la Tamise. Les lumières des bateaux se reflétaient sur l'eau. Comme l'homme qui la transportait se dirigeait vers l'un d'eux, elle réalisa avec horreur que le comte voulait l'envoyer à l'étranger, loin de l'Angleterre. En Espagne, sans doute, dans un endroit d'où elle ne pourrait pas s'échapper !

Elle voulut crier pour tenter d'alerter un passant, mais son bâillon l'en empêcha.

En voyant les cheveux noirs et le teint hâlé de son ravisseur, Lanthia comprit qu'il s'agissait sans aucun doute d'un Espagnol. Il portait un costume de marin.

Il s'engagea sur une petite passerelle et porta la jeune fille jusque sur le pont d'un bateau. Il s'agissait d'un petit yacht.

Rapidement, comme s'il avait peur d'être vu, il la descendit sous le pont.

Juste derrière eux, un autre homme les suivait.

Ils prirent un passage étroit, éclairé seulement par les lumières des cabines

dont les portes étaient restées ouvertes.

Soudain, l'homme qui portait Lantha s'arrêta. Elle s'aperçut que le second individu n'était autre que le comte de Vallecás. Celui-ci ouvrit une petite porte, et Lantha fut jetée sans ménagement sur une couchette.

Le comte s'approcha d'elle. Malgré la faible luminosité, elle put lire sur son visage une expression de triomphe.

— Je ne suis pas sûr que votre « fiancé » sera profondément affecté quand il apprendra votre disparition. Il y a beaucoup d'autres femmes à Londres, il aime beaucoup les dames, en particulier lorsqu'elles sont mariées, si j'en crois sa réputation.

Lantha voulut protester, mais en fut incapable.

— Néanmoins, je pense tout de même qu'il a des sentiments pour vous, reprit le comte. C'est pour cela que je vous ai fait enlever. Je veux qu'il paye pour m'avoir déshonoré, qu'il implore mon pardon. Et je sais qu'il le fera. Cependant, je ne lui pardonnerai jamais sa faute ! Quant à vous, vous périrez, au milieu de l'océan, ou sur la terre d'Espagne ! cracha-t-il comme un chien enragé.

Il fit demi-tour, sortit de la cabine, et claqua la porte derrière lui.

Quelques instants plus tard, le moteur du bateau se mit en marche. Le yacht allait quitter le quai d'une minute à l'autre.

Elle commença par agiter frénétiquement la tête, déchirant avec ses doigts un morceau du tissu de sa robe. Mais elle ne pouvait se dégager tant la corde lui serrait les poignets. Toutefois, à force de remuer la tête, son bâillon finit par glisser, libérant sa bouche.

Mais à quoi bon crier maintenant ? Le bateau s'éloignait de la rive, il était trop tard !

Elle était perdue ! Complètement perdue ! Elle ne reverrait plus jamais les gens qu'elle aimait !

Le comte avait prédit qu'elle mourrait noyée dans la mer, ou bien qu'elle serait tuée en arrivant en Espagne. Quel monstre !

Elle tenta encore de se libérer, mais en vain.

Alors, à bout de forces, elle se mit à prier Dieu.

— Si je dois mourir ! implora-t-elle. Au moins que Ton m'épargne la souffrance. S'il vous plaît, mon Dieu, donnez-moi le courage d'affronter la terrible épreuve que je suis en train de traverser. Donnez-moi la force. Ne m'abandonnez pas !

Elle sentit le yacht prendre de la vitesse et comprit alors qu'elle était perdue.

Plus personne ne pouvait la sauver, maintenant.

Le marquis attendait avec impatience que le groom prénommé Tommy arrive dans le hall d'entrée du Langham Hôtel. Ce qu'on venait de lui apprendre lui semblait incroyable.

Le comte était décidément sans scrupules.

Tommy ne tarda pas à venir. Son supérieur hiérarchique lui demanda :

— C'est vous qui avez accompagné l'étranger qui est venu chercher Mlle Grenville. Pouvez-vous raconter exactement ce qui s'est passé?

— Bien sûr! répondit le domestique. Nous avons pris l'ascenseur. Une fois au deuxième, l'homme a frappé à la porte de Mlle Grenville, et celle-ci nous a ouvert.

— Et... qu'a-t-elle dit? demanda le marquis.

— Elle n'a pas parlé. L'étranger a annoncé que le marquis de Rakecliffe avait eu un accident, et il l'a priée de venir avec lui.

— Quelle a alors été sa réaction ?

— Elle a paru bouleversée. Elle a dit: «Un accident? Où est-il ? » Il lui a répondu que vous étiez en bas et que vous l'attendiez. Elle s'est alors précipitée vers son placard pour prendre une veste en criant : «Je viens immédiatement ! »

— Et ensuite ? insista le marquis.

— Ensuite, elle nous a suivis et nous sommes redescendus. Je les ai quittés au rez-de-chaussée. J'ai vu de loin qu'elle entraînait dans un fiacre. L'homme a claqué la portière derrière elle et est allé s'asseoir près du cocher.

— Quel genre de véhicule était-ce ?

— Une voiture de louage, milord. Je sais d'ailleurs d'où elle vient.

— Je suppose que vous n'avez aucune idée de l'endroit où ils sont allés.

— Détrompez-vous milord. Je sais aussi cela.

— Expliquez-vous!

— J'ai pu parler à l'homme lorsque nous sommes montés ensemble à l'étage. Au hasard de cette courte conversation, il m'a appris qu'il était assez pressé car il avait un rendez-vous à la gare à neuf heures, et qu'il fallait qu'il se rende tout d'abord sur le quai du pont de Westminster où il avait, m'a-t-il dit, «un paquet à livrer».

Le marquis en savait assez. Il sortit une pièce d'or de sa poche et la glissa dans la main de Tommy.

Puis, sans ajouter un mot, il fit demi-tour et partit en courant.

Sa voiture était toujours devant la porte. Il leva les yeux vers le cocher et lança :

— Au bureau de l'administration du port de Londres, aussi vite que vous le pourrez !

A peine fut-il monté, que les étalons se mirent au galop. Par chance, il y avait peu de circulation.

Le marquis pria pour qu'il puisse intercepter le yacht du comte de Vallecás avant qu'il ne s'engage sur la mer. Il était persuadé que Lanthia était enfermée à l'intérieur.

Comment le comte avait-il osé enlever Lanthia ?

C'était de la folie !

La jeune fille devait être complètement terrifiée.

« C'est ma faute ! se dit-il. Je suis entièrement responsable ! »

Pourquoi n'avait-il pas écouté ses amis quand ceux-ci l'avaient mis en garde contre la jalousie malade du comte de Vallecás ?

— Il se comporte comme un fou dès qu'il suspecte la moindre attitude équivoque chez sa femme, l'avaient-ils prévenu.

« Pourquoi ai-je été aussi idiot ! » se reprocha le marquis.

Il avait été séduit par cette femme, et bêtement, il n'avait pas su résister. Maintenant, il devait faire face à une situation dramatique où, par sa faute, une jeune fille innocente avait été faite prisonnière.

A ce moment-là il se souvint d'une discussion qu'il avait eue alors qu'il dansait avec la comtesse de Vallecás :

— Vous valsez comme une sirène glisse sur les vagues, lui avait-il chuchoté à l'oreille, faisant allusion à son corps sensuel qu'elle faisait onduler au rythme de la musique.

Elle s'était mise à rire.

— Ai-je dit quelque chose de drôle ? avait-il demandé.

— Ce qui m'amuse, c'est que vous employiez les mêmes mots tendres que mon mari. La femme-poisson est l'un de ses personnages mythologiques favoris. C'est d'ailleurs le nom qu'il a donné à son yacht : *La Sirène*.

Ainsi il connaissait le nom du bateau appartenant au comte de Vallecás. Et cela pourrait sûrement lui être utile.

Le marquis était un habitué du bureau de l'administration du port de Londres. Il connaissait bien chacun des officiers qui en avaient la charge, car il venait souvent, quand il arrivait d'un long voyage, demander l'autorisation d'amarrer au port son propre navire, *Le Cheval de mer*.

Cette faveur ne lui avait jamais été refusée.

Les officiers étaient tous très impressionnés par son bateau. Un jour, il les avait invités à venir le visiter. Ils avaient été enchantés de découvrir toutes les améliorations qu'il y avait apportées. Le yacht était en effet doté des équipements les plus modernes. Le marquis leur avait ensuite offert le champagne.

Cela avait contribué à entretenir de bonnes relations, ce qui allait lui être bien utile, à présent. Car il fallait absolument qu'il retrouve Lanthas dans les plus brefs délais.

Rien ne pouvait être plus affreux, pour une jeune fille innocente, que d'être lâchement kidnappée, puis emmenée sur un bateau vers une direction inconnue.

« Cette aventure risque de la traumatiser pour le reste de sa vie, pensa-t-il. Osera-t-elle, après une telle expérience, mettre un pied en dehors de chez elle ? Elle qui rêvait tant d'explorer le monde ! »

Mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était que le comte ait pu s'en prendre physiquement à elle, ou pire encore...

« S'il a osé faire une chose pareille, songea le marquis, alors je le tuerai ! »

Le chemin jusqu'au port n'était pas très long, et le marquis se tenait prêt à bondir hors du fiacre aussitôt arrivé.

Quand le bâtiment de l'administration fluviale fut en vue, et avant même que les chevaux soient à l'arrêt, il ouvrit la portière de la voiture et sauta à l'extérieur.

Il entra précipitamment dans les bureaux et demanda à voir l'officier de garde. Il constata avec soulagement qu'il s'agissait de l'un de ceux qu'il avait déjà rencontrés.

— Bonsoir, milord! Que nous vaut votre visite? demanda ce dernier en s'approchant de lui.

— Une urgence ! répondit gravement le marquis. Une jeune lady a été enlevée et conduite sur un yacht amarré sur la Tamise. Celui-ci se dirige actuellement vers la mer. Au nom du marquis de Salisbury, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, je vous somme d'arrêter immédiatement ce bateau et de le fouiller. Il est suspecté de participer à la traite des blanches et de transporter des marchandises volées vers l'extérieur du pays.

L'officier le regarda d'un air étonné.

— Il faut l'intercepter au plus vite, continua le marquis. Avant qu'il ne quitte le port de Londres. Ce yacht est baptisé : *La Sirène*.

La façon dont il avait parlé indiquait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. L'officier et le marquis montèrent dans l'un des petits bateaux de l'administration et s'engagèrent sur le fleuve.

Bientôt *La Sirène* fut en vue, au milieu de la Tamise.

— Qu'y a-t-il? Pourquoi m'accostez-vous? cria le capitaine de *La Sirène*, qui était monté sur le pont.

Il parlait anglais, mais avec un fort accent espagnol.

Le marquis, suivi de deux employés de l'administration fluviale, monta à bord du yacht, sous l'œil interdit de l'Espagnol.

— Quelle est la raison de cet abordage? demanda-t-il. Vous n'avez pas le droit! Je suis parfaitement en règle et... il est hors de question que vous pénétriez dans ce navire.

Cette réflexion acheva de convaincre le marquis. Il n'y avait aucun doute : Lantha se trouvait à bord.

Accompagné des deux officiers, il entra d'abord dans la cabine-salon, où rien n'attira son attention. Il donna cependant l'ordre d'ouvrir les tiroirs et les placards. Enfin, ils descendirent vers les couchettes. Le marquis, qui marchait en tête, ouvrit les trois premières portes. Chacune donnait sur une cabine. D'un rapide coup d'œil, il constata qu'elles étaient vides. Lorsqu'il poussa la porte de la quatrième, il réalisa qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

— Lantha! s'exclama-t-il. Dieu merci je vous ai trouvée !

En levant les yeux vers le marquis, Lantha poussa un petit cri émouvant.

— Vous... vous êtes venu, murmura-t-elle. J'ai tant prié pour que cela arrive. Mais je pensais qu'il n'y avait plus d'espoir, que j'étais perdue !

— Je suis là maintenant, la rassura-t-il. Et je veux savoir ce que ce monstre vous a fait.

Tout en s'approchant d'elle, il sortit quelque chose de sa poche, qu'il glissa

dans le tiroir d'une sorte de coiffeuse. Il avait fait cela si rapidement que Lanthà, qui ne le quittait pas des yeux, n'avait rien vu.

La découvrir ainsi ligotée fit monter en lui un violent sentiment de colère.

Il délia d'abord les cordes qui serraient ses poignets, et dès qu'elle put bouger les bras, il demanda :

— Avez-vous été frappée ?

— J'ai... j'ai eu si peur ! Il... il a dit que je périrais noyée en mer, et qu'il me ferait prisonnière en Espagne...

Ces propos étaient incohérents, mais le marquis comprit qu'elle était encore sous le choc.

— Personne ne vous noiera ! affirma-t-il. Et je veillerai dorénavant à ce que rien de fâcheux ne vous arrive plus jamais.

Il terminait de détacher ses chevilles quand l'officier en chef apparut à la porte.

— Vous l'avez retrouvée ? demanda-t-il.

— Et saine et sauve, grâce à Dieu ! répondit le marquis. Ils ne comptaient vraisemblablement se débarrasser d'elle qu'une fois en mer.

— Quelle cruauté ! s'exclama l'officier.

— Je n'ai pas encore eu le temps de fouiller la cabine, indiqua le marquis sans tourner la tête.

Tout en parlant, il massait les chevilles de Lanthà pour faire revenir la circulation.

L'officier demanda à ses hommes d'inspecter toutes les cabines. En ouvrant le tiroir de la coiffeuse près de Lanthà, l'un d'eux poussa un cri.

— J'ai trouvé quelque chose !

Le marquis fit semblant de ne pas entendre.

— Ça va mieux ? demanda-t-il à Lanthà.

— Tout va bien, répondit-elle. Du moins depuis que vous êtes arrivé.

Elle se frottait les poignets et le marquis constata à quel point elle était pâle.

— Je vais vous ramener, dit-il d'une voix douce.

— r Regardez ce que nous avons trouvé, milord, murmura l'officier en chef en s'approchant de lui.

Le marquis se releva et ses yeux tombèrent sur la broche en diamants qu'il avait emportée.

— Mon Dieu, je reconnais cette broche, s'exclama-t-il.

— Est-elle à vous ?

— En effet ! C'est l'un des plus beaux bijoux de la collection des Rakecliffe. Je pense que vous n'êtes pas sans connaître sa valeur. Il s'agit, juste après les diamants de la couronne, du bijou le plus important d'Angleterre.

— Je vais être obligé de la garder, comme pièce à conviction contre le propriétaire de ce bateau.

Le marquis regarda autour de lui.

— Fermez la porte! ordonna-t-il. Ce que j'ai à vous dire doit rester confidentiel. Le marquis de Salisbury souhaite que cette affaire soit réglée avec discrétion et diplomatie. Vous comprenez que Sa Majesté veut éviter tout différend avec l'Espagne. Et si vous voulez mon opinion, je pense que le comte de Vallecás — à qui appartient ce yacht — est un fou.

Il fit une pause avant de poursuivre :

— Le mieux que vous ayez à faire est de ne rien dire à personne, et surtout pas à la presse, avant d'avoir eu des ordres précis du secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères.

— Bien sûr, je comprends tout à fait, milord. Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Je vais prévenir immédiatement le marquis de Salisbury de ce qui s'est passé. Je suis sûr qu'il vous sera aussi reconnaissant que moi pour votre action. Vous avez su la mener à bien d'une manière admirable.

— C'est ce qui importe, dit l'officier en s'inclinant.

Il se tourna alors vers Lanthia.

— Comment vous sentez-vous, mademoiselle ?

— Très bien, merci. Je vous suis infiniment reconnaissante de m'avoir délivrée, confia Lanthia d'une voix très faible.

— Maintenant, je pense que vous pouvez mener seul cette affaire à son terme, dit le marquis à l'intention de l'officier. Vous avez toutes les cartes en main, et je suis sûr que, grâce à votre habileté, tout sera réglé de la meilleure façon qui soit.

— Vous me flattez, milord !

Le marquis se tourna vers Lanthia.

— Pouvez-vous marcher ou dois-je vous porter ?

— Je crois être en mesure de me lever, répondit-elle. Si je peux simplement m'appuyer sur vous...

Quand ils arrivèrent au petit escalier qui menait sur le pont, il la prit dans ses bras, et ne la déposa sur le sol qu'une fois arrivé en haut des marches.

Le marquis se tourna vers l'officier en chef.

— Je pense que tout cela mérite une caisse de champagne, lui dit-il. Je vous en ferai porter une dès demain matin.

L'officier sourit.

— C'est très gentil à vous, milord. Et merci pour votre aide !

— Je vous en prie, c'est moi qui devrais vous remercier.

Il aida Lanthia à descendre du yacht pour monter sur le petit bateau de l'administration du port, et quelques instants plus tard, ils furent sur la terre ferme.

Lanthia tendit alors la main vers l'officier en chef :

— Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude, monsieur. Mais sachez que je vous serai toujours reconnaissante de m'avoir sauvée.

— C'est au marquis de Rakecliffe que vous devez la liberté, mademoiselle. Je n'ai fait que suivre ses instructions.

Elle ne répondit pas. Elle prit appui sur le marquis et ils se dirigèrent vers le fiacre qui les attendait. Il l'aida à y monter.

— Conduisez-moi d'abord à la demeure du marquis de Salisbury, indiqua-t-il au cocher.

— Très bien milord ! répliqua le domestique.

— S'il n'est pas chez lui, alors nous devons aller au ministère des Affaires étrangères. Mais à cette heure-ci, il doit être chez lui.

Au moment où la voiture se mit en route, il prit Lanthia par le bras et l'attira vers lui.

— Tout va bien, murmura-t-il. Vous êtes sauve, et je ferai en sorte qu'une telle mésaventure ne se produise plus jamais.

Sentant les larmes lui monter aux yeux, Lanthia cacha son visage contre son épaule.

Chapitre 7

Lantha se mit à pleurer. Le marquis la prit dans ses bras comme on berce un enfant.

— Tout va bien! murmura-t-il doucement. Tout est fini maintenant. Vous n'avez plus rien à craindre.

Mais la jeune fille ne pouvait faire taire ses sanglots. Il la serra plus fort contre lui.

— Vous étiez sauvée dès que j'ai su où vous vous trouviez, car je vous entendais m'appeler.

Lantha fut si surprise de cette affirmation qu'elle releva la tête.

— Vous m'avez entendue vous appeler? lui demanda-t-elle d'une petite voix incrédule.

Il la pressa encore un peu plus contre lui, et ses lèvres vinrent se poser sur les siennes.

Ce fut un baiser très doux, très délicat. Après les terribles épreuves qu'elle venait de traverser, il ne voulait surtout par la brusquer. Puis, peu à peu, ce baiser devint plus passionné, plus possessif. Il la sentit frémir contre lui, tremblante d'émotion.

Sans dire un mot, il l'embrassa ainsi jusqu'à ce que les chevaux s'arrêtent. Il réalisa alors que le fiacre se trouvait devant la maison du marquis de Salisbury.

— Je ne serai pas long, la rassura-t-il.

Il ouvrit la portière du fiacre tandis que déjà son domestique faisait tinter la cloche.

La porte d'entrée s'ouvrit. Le marquis pénétra dans la maison et demanda au maître d'hôtel :

— Monsieur le marquis de Salisbury est-il ici ? Je dois lui parler immédiatement.

— Monsieur veut-il bien me suivre ?

Le marquis se laissa conduire dans le bureau du maître des lieux.

Il attendit quelques minutes et le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, qui était en train de dîner, vint le rejoindre.

— Que se passe-t-il, Rake, qu'est-il arrivé?

— Je suis désolé de vous déranger, s'excusa d'abord le marquis. Mais c'est une affaire de la plus haute importance.

Le marquis de Salisbury indiqua un siège au marquis, puis il s'assit lui-même.

Le marquis de Rakecliffe raconta alors sa mésaventure, depuis son rendez-vous avec la comtesse de Vallecass.

Il expliqua ensuite qu'il avait demandé à l'officier en chef de l'administration du port de Londres de garder le plus grand secret sur cette affaire et d'attendre les ordres du ministère avant de prendre toute initiative.

— J'ai toujours pu compter sur vous, Rake ! déclara le marquis de Salisbury. Encore une fois, vous avez fait pour le mieux. Je sais que le Premier ministre veut à tout prix éviter le scandale.

Il fit une petite pause avant de reprendre :

— Le comte et la comtesse de Vallecass recevront l'ordre de quitter le pays demain à la première heure. S'ils remettent un pied en Angleterre, ils seront arrêtés et inculpés de vol et d'enlèvement.

Le marquis sourit.

— Je souhaiterais également récupérer rapidement ma broche. Vous savez à quel point ma famille tient à sa collection de diamants !

— Je vous promets que le nécessaire sera fait au plus tôt.

Le marquis se leva.

— Je suis confus d'avoir interrompu votre dîner. Mais j'ai pensé qu'il fallait que vous soyez informé de cette affaire sans tarder.

— Vous avez eu tout à fait raison, Rake. Puis-je maintenant vous offrir un verre ?

— Je crains de devoir décliner votre invitation. Mlle Lanthia Grenville m'attend et...

— Et bien sûr, vous êtes pressé d'aller la retrouver. J'imagine que la pauvre jeune fille doit être totalement bouleversée. Mais je compte sur vous pour la consoler, fit-il avec un petit sourire entendu.

Les deux hommes quittèrent le bureau. Lorsqu'ils eurent rejoint le hall d'entrée, ils se serrèrent la main.

A peine le marquis fut-il monté dans le fiacre qu'il prit Lanthia dans ses bras.

— Tout est terminé, annonça-t-il doucement. Le comte de Vallecass devra quitter le pays demain matin et il ne sera plus autorisé à fouler le sol britannique.

— Oh, je suis si heureuse ! dit-elle. Ainsi il ne pourra pas vous provoquer en duel, ni vous faire de mal.

Pendant qu'il était dans la maison du secrétaire d'Etat, Lanthia avait eu le temps de réfléchir. Elle avait bien sûr pensé au baiser du marquis. Jamais une chose aussi merveilleuse ne lui était arrivée. Elle en était complètement bouleversée. Ce baiser avait effacé comme par enchantement toutes les longues heures d'angoisse et de terreur qu'elle venait de vivre.

Maintenant elle se sentait bien aux côtés du marquis. Elle avait le sentiment d'être en sécurité. Il semblait si fort !

Il déposa encore sur ses lèvres un baiser très doux. Elle paraissait si fragile...

Une fois qu'ils eurent atteint le Langham Hôtel, le marquis tendit la main à Lanthia pour l'aider à descendre.

— Attendez ici jusqu'à nouvel ordre, commanda-t-il à son cocher.

Lanthia et lui montèrent alors les marches du perron et pénétrèrent dans le hall de l'hôtel.

Lanthia baissa la tête en regardant rapidement de tous côtés. Le marquis comprit qu'elle ne voulait pas être vue. Cependant, l'employé de la réception les aperçut.

— Tout va bien, milord ? s'enquit-il.

— On ne peut mieux ! répondit le marquis. Faites servir une bouteille de champagne dans le salon de Mlle Grenville, et dites au maître d'hôtel que nous voulons commander un dîner.

— C'est entendu, milord !

Le marquis entraîna Lanthia vers l'ascenseur.

Ils montèrent au deuxième étage en silence. Dès qu'ils s'engagèrent dans le couloir, il la prit dans ses bras. En passant devant la chambre 200, elle fut prise de tremblements. Le marquis la regarda tendrement et la serra davantage pour la rassurer.

Puis ils entrèrent sans tarder dans le salon de Lanthia.

— Allez donc essuyer vos larmes, dit doucement le marquis en fermant la porte derrière eux. Pendant ce temps, je commanderai un dîner pour nous deux, et nous boirons le champagne en attendant qu'il nous soit servi.

— Mais... et la réception à laquelle vous deviez vous rendre ? demanda la jeune fille.

— Elle aura lieu sans moi ! Je ne vais tout de même pas vous abandonner maintenant !

Il put lire un énorme soulagement dans ses yeux.

Et puis, comme si elle avait honte de son apparence, de ses vêtements trop simples et de ses cheveux décoiffés, elle disparut dans sa chambre.

Le champagne arriva un peu plus tard. Tandis que le garçon remplissait les coupes, l'un des employés de la réception frappa à la porte.

— C'est à quel sujet ? demanda le marquis.

— Le directeur m'a demandé d'informer Mlle Grenville que le gentleman qui occupait la chambre communiquant avec la sienne a quitté inopinément l'hôtel ce soir. Cette chambre est donc désormais à la disposition de Mme Blossom.

— Merci, répondit le marquis. Quand vous redescendrez, je vous prie de demander à mon cocher de venir, ici immédiatement.

Le domestique s'inclina :

— Entendu, milord, j'y vais de ce pas.

Au même moment, le maître d'hôtel arriva avec le menu. Le marquis commanda le dîner en choisissant avec précaution des plats susceptibles de

plaire à Lantha.

Enfin son cocher entra dans le salon. Le marquis lui donna des instructions, et il repartit immédiatement.

Dans sa chambre, Lantha passa de l'eau sur son visage et ses mains. Elle avait le sentiment de se laver également de l'horreur qu'elle avait vécue, du bâillon qui lui avait emprisonné la bouche et de la corde qui lui avait meurtri les poignets.

Puis, comme elle ne voulait pas trop faire attendre le marquis, elle se dirigea vers l'armoire où ses vêtements étaient pendus, et décrocha la robe de soirée achetée le matin même.

«Je veux être jolie pour lui !» pensa-t-elle.

Une fois habillée, elle se regarda dans le miroir. Elle espérait que le rose de la robe plairait au marquis. Elle se sentait encore tellement émue par ses baisers. N'avait-elle pas tout simplement rêvé ? Son cœur battait la chamade, et elle ne voulait pas qu'il s'aperçoive à quel point elle était troublée.

«Après tout il m'a embrassée seulement parce qu'il était désolé de ce qui était arrivé par sa faute, songea-t-elle. Il voulait juste que je cesse de pleurer. Je ne dois pas me comporter comme toutes ces autres femmes, et essayer de le séduire. »

Elle devait maintenant trouver la force d'aller le rejoindre et de soutenir son regard.

Pourtant, elle se sentait désormais amoureuse de lui, et elle n'avait qu'une hâte: qu'il l'embrasse à nouveau. Mais tout cela n'était que chimères, et la vie allait bientôt reprendre son cours normal...

Elle ouvrit la porte.

Dès qu'elle apparut, le marquis lui tendit une coupe de champagne.

— Je vous attendais. Nous allons trinquer à notre succès! Celui d'avoir repoussé Satan lui-même.

Lantha se mit à rire.

Ils burent une gorgée de champagne.

— Je n'arrive toujours pas à croire ce qui est arrivé, murmura Lantha d'une voix pensive.

— Dites-vous seulement que vous avez fait un cauchemar, et que vous vous êtes réveillée, suggéra le marquis. Nous allons maintenant prendre un délicieux dîner et oublier ce fâcheux contretemps.

A cet instant, deux serviteurs arrivèrent avec les premiers plats.

Lantha et le marquis s'installèrent à la table qui avait été dressée pour eux. Des bougies avaient été allumées, et une jolie corbeille de roses fuchsia avait été placée au centre.

— Quelles jolies fleurs! s'exclama Lantha. Elles sont assorties à ma robe !

— C'est grâce à elles que vous avez été sauvée, expliqua le marquis. J'étais venu vous les offrir avant d'aller dîner, et c'est à cette occasion que j'ai appris votre enlèvement

— Dire que je dois la vie à ces quelques roses !

C'était une bien étrange coïncidence qu'elle ait justement choisi, pour leur premier dîner en tête à tête, de porter une robe de la même couleur que les premières fleurs qu'il lui offrait.

Le marquis décida de n'évoquer durant ce repas ni le comte de Vallecas, ni rien qui pût rappeler à Lanthia sa fâcheuse mésaventure. Elle souhaitait sans nul doute entendre autre chose. Il commença par lui raconter son voyage au Tibet où il avait visité de nombreux monastères.

Ainsi, elle apprit qu'il avait été autorisé par un moine à venir contempler des trésors amassés à travers les siècles.

Puis il relata l'une de ses longues marches dans le désert nord-africain. Il était parti à la recherche d'une tribu totalement oubliée.

— Et vous l'avez trouvée ? demanda Lanthia, impressionnée.

— Je l'ai retrouvée, en effet, mais en bien piteux état, et la plupart des œuvres d'art que l'on devait à ses artistes avaient été détériorées au fil du temps. Je suis tout de même parvenu à sauver quelques chefs-d'œuvre qui ont pu être restaurés.

— Oh, racontez-moi encore un autre de vos périples ! supplia-t-elle.

Il resta intarissable jusqu'à la fin du repas.

Lanthia songea alors que le marquis devrait bientôt partir. Elle allait donc se retrouver seule.

Elle préférerait ne pas penser que le comte de Vallecas se trouvait dans une chambre voisine.

Cependant, elle avait peur.

Peut-être savait-il déjà que son yacht avait été arrêté et qu'elle était libre ?

Elle pouvait bien sûr fermer sa porte à clef, ce qui empêcherait l'Espagnol de venir l'attaquer, s'il en avait l'intention.

— N'ayez crainte, la rassura le marquis qui avait deviné ses pensées, il ne vous arrivera rien cette nuit. Je vais rester ici avec vous afin d'être en mesure de vous protéger au cas où...

Il vit les yeux de Lanthia s'illuminer.

— Mais... je ne voudrais pas vous causer le moindre embarras...

— Ne vous tourmentez pas pour cela. Je pensais dormir sur le sofa, mais pendant que vous vous changiez, le directeur a envoyé un domestique pour vous prévenir que la chambre voisine était désormais libre et que Mme Blossom pouvait en disposer.

— Oh, ce ne sera plus nécessaire, maintenant ! Nous partons demain et...

— C'est ce que j'ai pensé aussi, dit le marquis. Je vais donc pouvoir m'y installer. Ainsi, je serai tout près de vous. Mon cocher est parti me chercher quelques affaires.

Lanthia soupira, visiblement soulagée.

Le marquis se leva et vint s'asseoir à côté d'elle sur le canapé.

— Je voudrais vous poser une question, lui dit-il.

— Je vous écoute.

— Pensez-vous que je puisse ressembler à l'homme invisible qui est à vos

côtés lorsque vous chevauchez dans les bois, et qui, comme vous, entend les lutins et voit les nymphes et les fées se cacher derrière les arbres ?

Lantha le regarda avec des yeux tout étonnés.

— Comment savez-vous cela ?

Il la prit dans ses bras.

— Je sais ce que vous pensez, et aussi ce que vous ressentez. J'étais exactement comme vous lorsque j'étais jeune. Mais je ne l'ai jamais dit à personne de peur que l'on se moque de moi.

A ces mots, Lantha comprit qu'il était l'homme de ses rêves, l'homme de sa vie, celui qu'elle espérait rencontrer secrètement.

Submergée par l'émotion, elle fut incapable de lui répondre.

— Je vous aime, ma chérie, continua-t-il. Je sais que nous serons heureux si nous pouvons explorer le monde ensemble. Accepteriez-vous de m'épouser ?

Lantha leva les yeux vers lui. Elle n'osait croire ce qu'elle venait d'entendre. Son visage semblait illuminé de l'intérieur. Le marquis en était ébloui. Aucune femme ne lui était jamais apparue aussi rayonnante.

— Vous me demandez si je veux devenir votre femme ? soupira-t-elle. Mais... vous disiez que vous ne vouliez jamais vous marier.

— Je ne vous avais pas encore rencontrée. Je vous aime comme je n'ai encore jamais aimé personne. Je désespérais de ne pas reconnaître, parmi les femmes que je croisais, celle qui était faite pour moi. C'est pourquoi je m'étais résigné à rester célibataire.

Il déposa un tendre baiser sur sa joue avant de reprendre :

— Nous sommes comme les deux moitiés d'un même être. Nous ne pouvions nous épanouir lorsque nous étions loin l'un de l'autre. Maintenant que nous nous sommes trouvés, le bonheur est à portée de nos mains.

— Oh mon amour, si vous saviez comme je vous aime ! Je l'ai compris dès que vous m'avez embrassée. Ce que j'ai ressenti alors était plus merveilleux que tout ce que j'avais pu imaginer.

— Je vous apprendrai tout de l'amour, ma chérie. Vous verrez que de toutes les aventures que nous vivrons ensemble, celle-ci sera la plus troublante, la plus enivrante, la plus passionnante !

Il l'attira contre lui et l'embrassa passionnément.

Leurs cœurs battaient à l'unisson.

— Je vous aime ! Je vous aime ! chuchotait Lantha.

— Cependant... il y a à peine quelques heures, vous me disiez qu'il me manquait quelque chose. Est-ce toujours vrai ?

— Non, il ne vous manquait rien ! répondit Lantha. J'étais aveugle, c'est tout. Je ne voyais pas que l'amour était là, tout près.

— Êtes-vous sûre qu'il s'agisse bien d'amour ?

— Tout à fait certaine. Dorénavant je n'aurai plus qu'une seule peur : celle de vous perdre.

— Je vous promets que cela n'arrivera pas, dit-il doucement.

Elle se pressa un peu plus fort contre lui et reprit :

— Papa m'a dit un jour que les Russes n'aimaient pas seulement avec leur cœur mais aussi avec leur âme. Je me sens russe aujourd'hui.

— Cela est vrai de tout amour véritable. Pour ma part, j'ai été attiré par de nombreuses femmes dans ma vie, mais mon intérêt pour elles ne durait pas, car il ne s'agissait que de désir. Avec vous, tout est différent. Nous nous comprenons, nous pensons de la même façon. Je ne peux me lasser de vous, car cela voudrait dire que je me lasserais de moi-même. Vous n'êtes pas une autre personne, vous êtes dorénavant une partie de moi.

Elle était suspendue à ses lèvres et il l'embrassa de nouveau d'un très long baiser.

Enfin, il écarta doucement son visage du sien.

— Vous devriez maintenant aller vous mettre au lit, ma chérie, lui conseilla-t-il. Vous avez traversé une terrible épreuve aujourd'hui, et je veux que vous soyez en forme demain.

Lantha lui lança un regard interrogateur.

— Dès le lever du jour, continua-t-il, je vous conduirai chez vous, à la campagne, pour annoncer à vos parents notre amour et notre désir de nous marier immédiatement.

— Immédiatement! s'exclama Lantha.

— Oui. Ainsi nous pourrons partir sans tarder en voyage de noces.

— Où irons-nous? demanda-t-elle soudain tout excitée.

Il prit une expression mystérieuse.

— Eh bien, le premier endroit que nous explorerons ensemble, ce sera nous-mêmes, expliqua-t-il. Je veux tout connaître de votre vie et bien sûr, je n'aurai aucun secret pour vous. Ceci dit, rien ne nous empêche de nous découvrir sous d'autres deux. Que pensez-vous de la Grèce ? Après tout, c'est le pays rêvé pour les déesses, et vous en êtes une !

— Oh, ce serait merveilleux !

— Ensuite, nous pourrions aller en Egypte, admirer le Sphinx et les pyramides. Enfin, si votre curiosité est toujours en éveil, nous irons voir les montagnes de Turquie.

Lantha enlaça le cou du marquis.

— Quel fantastique programme. Je n'aurais pas imaginé lune de miel plus parfaite !

— Cette expérience sera unique ! Aussi bien pour vous, qui découvrirez ces pays, que pour moi, qui les verrai sous un nouvel angle. A vos côtés, tout m'apparaîtra différent.

— Comme je vous aime ! Je vous aime tant que je ne trouverai jamais les mots pour exprimer la force de mes sentiments. Vous êtes celui que j'ai toujours espéré, celui qui m'accompagnait dans les bois, et que je sentais près de moi quand je m'imaginais à l'autre bout du monde !

— Quelle aventure extraordinaire que celle d'aimer! Il me semble qu'il n'y a rien de plus beau à explorer que le pays de l'amour. Par bonheur, nous l'avons rencontré. Peut-être devrions-nous écrire un livre : conter le récit de ce

voyage dans le monde du bonheur afin d'aider les gens à trouver eux aussi leur moitié ?

— Quelle idée merveilleuse !

Elle regarda rêveusement vers le ciel et ajouta :

— Est-ce possible ? Tout cela est-il réel ? Comment aurais-je pu imaginer que tout allait arriver si rapidement. Il a fallu à peine deux jours pour que ma vie bascule...

— Ces deux jours ne signifient rien. Nous étions promis l'un à l'autre depuis des centaines, des milliers d'années. Mais qu'importe le temps puisque l'amour est éternel ?

Il l'embrassa doucement puis reprit :

— Mais maintenant que nous nous sommes trouvés, nous n'avons plus de temps à perdre, et je veux que vous soyez ma femme le plus tôt possible. Désormais, nous passerons ensemble chaque instant du jour et de la nuit.

Il l'embrassa à nouveau.

Quelques instants plus tard, alors qu'elle était dans ses bras, allongée sur le sofa, elle lui dit :

— Vous rendez-vous compte, mon chéri, que lorsque nous serons mariés, votre surnom ne correspondra plus à la réalité. Plus personne ne pourra vous appeler Rake.

— Vous avez raison, et je n'en suis pas fâché. Je pense que mon nom de baptême — Victor — me qualifiera tout aussi bien.

Il eut un sourire avant de continuer :

— Après tout, n'ai-je pas toujours été victorieux ? J'ai gagné un grand nombre de batailles dans ma vie, et aujourd'hui, je crois bien avoir remporté la plus belle : celle de l'amour !

Cela fit rire Lanthia.

— Vous avez raison. Victor vous convient parfaitement. Mais que diriez-vous d'Apollon ? Vous ne pouvez être que mon dieu si je ressemble à une déesse !

— C'est vrai. Et les dieux sont éternels comme l'est notre bonheur. Car notre amour nous survivra. Nous nous aimerons dans ce monde comme dans l'au-delà. Même la mort ne pourra nous séparer.

— Comme c'est merveilleux ! Nous pensons exactement la même chose.

— C'est parce que nous ne formons plus qu'une seule et même personne. Vous êtes mienne, ma chérie, et je sais qu'aussi vrai que la terre est ronde, nous sommes faits l'un pour l'autre.

Il l'embrassa une nouvelle fois, et ce baiser les transporta jusqu'aux étoiles. Rien n'aurait pu exprimer leur amour avec assez de force. Il était par-delà les mots, par-delà les pensées.

Cet amour leur était donné par Dieu, il ne périrait jamais. Ils étaient enfin unis pour l'éternité.

Fin